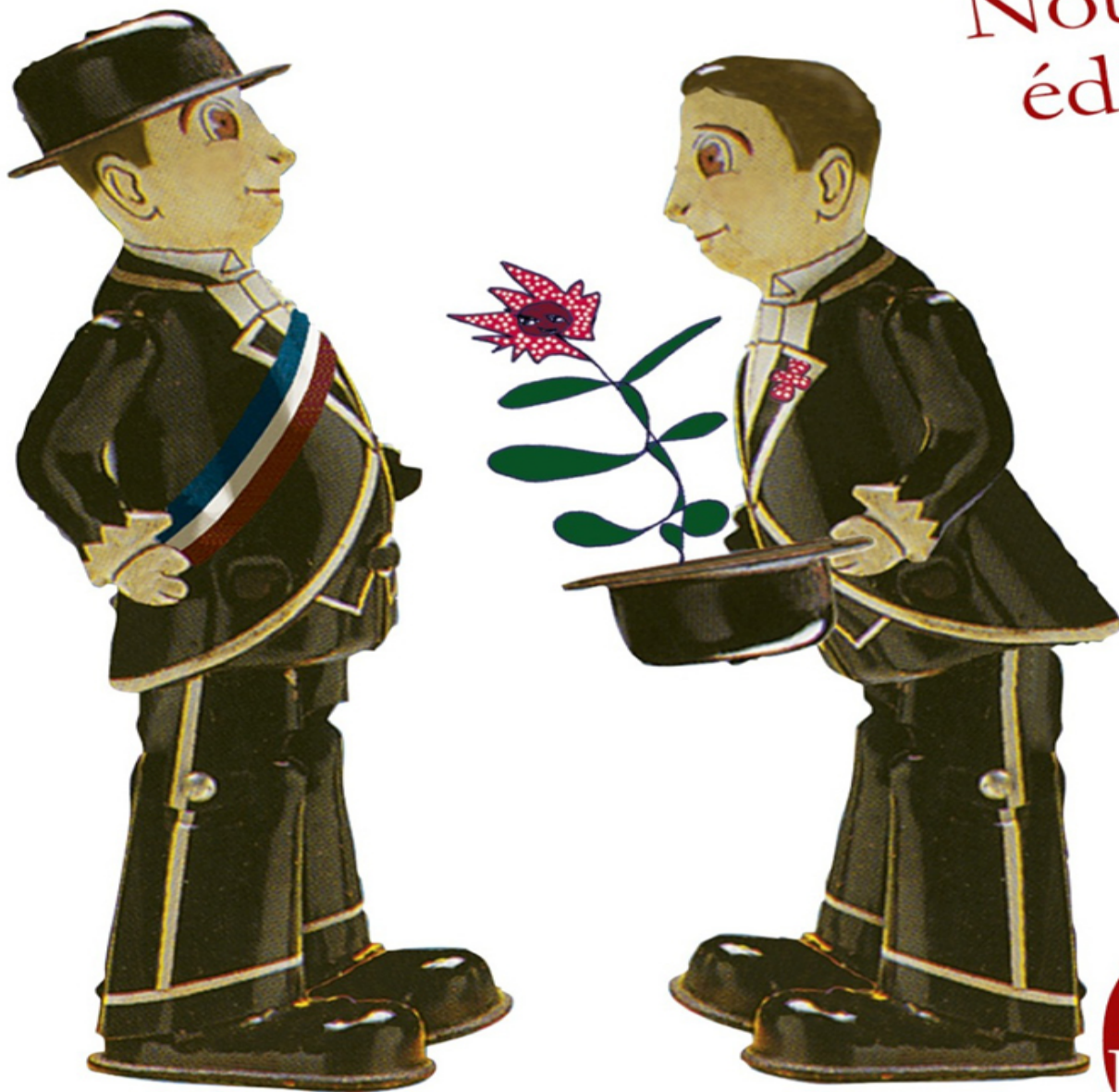


BORIS
Vian
Traité
de civisme

Nouvelle
édition



Le
Livre
de
Poche

BORIS
Vian
Traité
de civisme

Nouvelle
édition



Le
Livre
de
Poche

OceanofPDF.com

BORIS VIAN

Traité de civisme

NOUVELLE ÉDITION ÉTABLIE PAR NICOLE BERTOLT

LE LIVRE DE POCHE

Avertissement de l'éditeur

Les numéros de pages apparaissant dans les renvois internes correspondent à ceux de l'édition papier. Dans cette édition numérique, des liens sont installés permettant d'accéder aux passages concernés, mais selon la taille de caractères sélectionnée, le numéro de page peut-être différent de celui de l'édition papier.

*« Il n'y a pas de solution,
parce qu'il n'y a pas de problème. »*

Marcel DUCHAMP.

OceanofPDF.com

AVANT-PROPOS

« Le monde peut flâner »

Ce titre est une des nombreuses phrases jetées au milieu du *Traité de civisme*¹. Boris Vian écrit ici une sorte de réquisitoire contre deux problèmes majeurs qui hantent l'humanité – le travail oppressant qui rend impossible la création, et la guerre sous ses formes multiples et ravageuses –, et il s'interroge, nous interroge : n'a-t-on pas le droit aujourd'hui à un peu plus de temps pour rêver et s'épanouir ?

Précisons que ce questionnement ne signifie pas que Boris Vian n'était, comme on pourrait le croire, qu'un doux rêveur. À sa naissance en 1920, la France n'a pas fini de soigner les plaies de la Grande Guerre ; à la mobilisation générale de 1939, son frère aîné Léo est envoyé au front, puis de 1942 à 1944 au STO² en Allemagne avec son autre frère Alain ; et alors qu'il a tout juste vingt ans, Boris Vian écoute les récits de son ami de l'École centrale³ [Alfred Jabès*](#)⁴. Il en est bouleversé, au point d'écrire dans ses notes intimes, plusieurs années plus tard : « [...] effondré, j'étais effondré en écoutant Jabès [...] je n'oublierai jamais que j'ai eu vingt ans en 1940 [...] ». S'il n'a pas été zazou⁵, il luttait avec ses armes autrement dit avec le jazz, à [Saint-Germain-des-Prés*](#), et avec les mots car c'est à partir de 1946 que son engagement prend forme dans son œuvre majeure, *L'Écume des jours*⁶.

N'est-ce pas lui également qui publia *J'irai cracher sur vos tombes*⁷, un réquisitoire contre la condition des Noirs aux États-Unis ? N'est-ce pas lui encore qui osa, en 1950, faire jouer une pièce de théâtre nommée *L'Équarrissage pour tous*⁸ ? Citons également : *Le Goûter des généraux*, *L'Arrache-cœur*, *Le Déserteur*, *La Java des bombes atomiques* ou *Adam, Ève et le troisième sexe*, dont les titres évocateurs laissent deviner le ton qui ridiculise les militaires, les institutions et tous les bien-pensants, que Boris Vian considère comme des tartuffes ou des corrompus.

Avec le *Traité de civisme*, Boris Vian souhaite mettre entre toutes les mains un ouvrage pour le bien-être futur, non pas de l'humanité conçue de manière abstraite, mais de l'homme dans la société. Rappelons cette phrase clé de *L'Écume des jours* et directement en lien avec le *Traité* : « Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le bonheur de tous les hommes, c'est celui de chacun. »

Les années de jeunesse et de formation

Afin de bien saisir la pensée de Boris Vian, il faut avoir quelques clés en main. Tout d'abord, son éducation. Les familles paternelle (Vian) et maternelle (Ravenez) sont toutes deux tournées vers les arts, la culture, les voyages et les nouvelles techniques. On ne parle ni de politique, ni d'argent, on croit en la connaissance et en l'innovation, on est curieux de tout. Cette ouverture d'esprit permet aux parents du petit Boris, [Yvonne Ravenez et Paul Vian*](#), de faire face aux situations difficiles, et notamment au krach boursier de 1929, où ils perdent une grande part de leur fortune. Mais comme toujours, on ne se plaint pas, on regarde vers l'avenir et on tourne en dérision ce qui peut l'être... c'est-à-dire à peu près tout.

Une seconde clé de compréhension est sa formation d'ingénieur. L'histoire familiale pourrait démontrer que le chemin du jeune Boris était tout tracé. Son grand-père paternel, Henri Vian, devenu bronzier d'art et reconnu par le Tout-Paris, installa sa famille et ses ateliers dans un grand hôtel particulier du Marais⁹. Son grand-père maternel, Louis-Paul Woldemar Ravenez, mit au point en 1898 la première voiture qui

sortira des usines Decauville qu'il dirigeait ; la « Voiturelle » présentait des techniques originales et innovantes. Tout comme ses grands-pères et son père, Boris Vian témoigne donc d'un grand intérêt pour les sciences, mais aussi pour leurs prolongements appliqués dans l'horlogerie, la photographie, les modèles réduits d'avion, l'architecture d'intérieur... En 1939, en accord avec son père, Boris Vian choisit de passer le concours d'entrée à l'École centrale des arts et manufactures.

Il est à noter également que leur voisin à Ville-d'Avray, petite bourgade en bordure du parc de Saint-Cloud, est la famille Rostand, dont le mari [Jean*](#) est célèbre pour avoir publié de nombreux ouvrages de biologie expérimentale. Ce chercheur avait installé dans sa demeure un laboratoire où les enfants Vian se rendaient souvent et fournissaient en grenouilles le généticien. L'influence de ces personnalités – dans sa famille et son entourage – se retrouve tout au long de la vie de Boris Vian, au cours de multiples échanges avec ses amis [Marcel Degliame-Fouché*](#), [Pierre Kast*](#), [Maurice Gournelle*](#) ou [Claude Léon*](#). Mais cette imprégnation constitue également la base du *Traité de civisme*, où Boris Vian fonde son discours sur les technologies et les découvertes scientifiques d'alors et d'à venir, c'est-à-dire d'aujourd'hui.

Si Boris Vian conçoit davantage son métier d'ingénieur comme une source financière que comme une source d'épanouissement, il conserve une véritable passion pour la recherche scientifique, qu'il considère sans limites et sans véritable sectorisation¹⁰. Il refuse toute spécialisation qui risque en amont d'enfermer le chercheur et en aval le travailleur. Comme en témoigne cette phrase du *Traité* : « Le monde est aux mains d'une théorie de crapules qui veulent faire de nous des travailleurs, et des travailleurs spécialisés, encore : refusons... Sachons tout... Soyez un spécialiste de tout. L'avenir est à Pic de la Mirandole ».

Pour Boris Vian, il est nécessaire de se renouveler continuellement et dans tous les domaines. Cela constitue une troisième clé de compréhension et explique en partie les relations qu'il entretient avec [Jean-Paul Sartre*](#). Pendant la période de Saint-Germain-des-Prés, Jean-Paul Sartre, qui découvre et apprécie Boris Vian, lui propose de

tenir une chronique dans la revue des *Temps Modernes* qu'il dirige – ce sera « La Chronique du menteur¹¹ ». Parallèlement, Jean-Paul Sartre publie des extraits de *L'Écume des jours*, avant sa parution officielle chez Gallimard, ainsi que de la nouvelle *Les Fourmis*¹². La collaboration entre les deux hommes ne va pas durer longtemps, même si le jazz les réunit le temps des nuits germanopratices. Le premier est élu « pape de Saint-Germain-des-Prés » et cherche un nouveau monde entre existentialisme et communisme ; tandis que le second, que l'on surnomme « le prince de Saint-Germain-des-Prés », joue de la trompette et accueille les rois du be-bop en attendant de rentrer au Collège de '[Pataphysique](#)'. Boris Vian, adepte de la pensée libre qui ne s'affiliera jamais à aucun parti politique, se demande : pourquoi le communisme résoudrait-il les problèmes économiques ? Ou : pourquoi le capitalisme rendrait-il l'homme plus heureux ? Pour lui, la solution se trouve au-delà ou en deçà de la politique, en l'homme, nu, libre et créatif. De surcroît, il n'aime pas le côté sérieux des intellectuels et encore moins les intellectuels qui se prennent au sérieux. Boris Vian a un œil très critique sur ce point, et ira jusqu'à écrire en 1947 *Pour une rénovation des Temps Modernes*. Ces chroniques, publiées après la mort de l'auteur, préfigurent pour certaines les textes fondateurs du *Traité*.

La naissance du Traité de civisme : le Traité d'économie orbitale

Après l'effervescence de Saint-Germain-des-Prés, après 1950, Boris Vian explore d'autres univers et transforme son *Traité* en un *Traité d'économie orbitale*. Il confie à son ami Maurice Gournelle : « Il s'agit de quelque chose qui m'est venu récemment, une sorte d'économie circulaire. En fait, il s'agit de placer l'homme au centre du premier cercle et chaque cercle ajouté correspond à un besoin créé par l'homme. Les cercles n'enferment pas l'homme mais se suffisent à eux-mêmes et en appellent d'autres, afin de libérer l'homme de ses contraintes et de ses fausses nécessités. L'homme doit prendre en main son destin et non l'inverse, et pour cela, il doit devenir un scientifique¹³. »

Mais le découragement le rattrape. Une phrase retrouvée dans ses notes illustre son état d'esprit noir d'alors : « Ce sont les choses qui changent pas les gens ». Boris Vian délaisse son ouvrage à l'état d'ébauche et se questionne : après tout, qu'est-ce que ce *Traité* changerait ? Il fait le point sur sa vie : il a démissionné de son travail d'ingénieur en 1947, son mariage de dix ans avec Michelle Léglise prend fin en 1951 et il doit déménager. Il souffre de voir peu ses deux enfants, Patrick et Carole, nés respectivement en 1942 et en 1948. De plus, aucun de ses livres, recueils ou pièces ne rencontre de succès ; pourtant il se refuse à faire chemin arrière, préférant toujours la liberté aux emplois sacrificiels. Seul sacrifice accepté : traduire des romans ou des nouvelles, travail exténuant et très mal payé. Boris Vian vient de dépasser la trentaine, il vit dans la précarité, son cœur est malade et il s'essouffle à monter les sept étages pour rejoindre son nouveau logement, une chambre de bonne située sur le boulevard de Clichy, à Paris.

Sa vision pessimiste à cette période est donc une autre clé, tapie dans l'ombre mais omniprésente dans l'œuvre de Boris Vian. Malade depuis l'adolescence, fatigué par les nuits germanoprates, amoindri par les privations imposées pendant la guerre, son état physique n'est guère brillant, et il n'a pas les moyens de se faire soigner. Pour celui qui était prédestiné à un avenir heureux et insouciant, il est certain que ces épreuves l'ont entraîné à avoir une réflexion profonde sur l'existence. Pourtant, un nouvel amour, né de sa rencontre avec [Ursula Kübler*](#), et ses ressources personnelles, tant artistiques que familiales, l'aident à rebondir, encore une fois.

Du Traité d'économie orbitale au Traité d'économie heureuse

En ce début des années 1950, alors que la France vit une période houleuse marquée par une grande injustice sociale, Boris Vian reprend l'écriture de son *Traité* et le renomme *Traité d'économie heureuse*. Ce titre prometteur et annonciateur d'un avenir florissant se fonde sur plusieurs idées : face au déclin de la IV^e République, que Boris Vian impute à l'économie¹⁴, il préconise de « déboulonner » la machine

financière et d'en fabriquer une nouvelle, davantage adaptée aux citoyens et capable de venir en aide aux plus démunis¹⁵. La seconde solution prônée est qu'un pays doit être gouverné par un conseil de sages qui recherchent le bien-être de l'individu et l'égalité sociale. Pour asseoir sa pensée, Boris Vian s'est constitué une petite bibliothèque¹⁶ grâce aux ouvrages prêtés, achetés ou offerts. Chose enfin possible car le couple formé par Boris et Ursula s'est installé dans un deux-pièces, place Blanche, sous les ailes du Moulin Rouge. Jacques Prévert* est leur voisin et, ensemble, ils commentent souvent l'actualité de la presse. Boris Vian s'oriente alors vers un autre univers artistique pour faire passer ses idées, celui de la chanson et de l'opéra. Il s'agit toujours de mots, et ce pataphysicien aime particulièrement jouer avec. Toujours très prolifique, il écrit en 1954 plus de deux cents chansons, ainsi que plusieurs petits spectacles et comédies musicales. Beaucoup parlent de la guerre et du travail, de la souffrance et du désespoir, idées au cœur même du *Traité* : *La Java des bombes atomiques*, *Je ne peux pas travailler*, *Faut rigoler*, *Le Prisonnier*, *La Marche arrière*, *S'il pleuvait des larmes*, *On n'est pas là pour se faire engueuler*, *À tous les enfants*, *Le Déserteur*, *La Con-plainte des contribuables*, *La Bande à Bonnot*, *Blues pour Jean Martin*, *La Complainte du progrès*¹⁷...

Du *Traité d'économie heureuse* au *Traité de civisme*¹⁸

De 1954 à 1956, Boris Vian poursuit ainsi la réflexion sur son *Traité*, tout en occupant le poste de directeur artistique adjoint chez Philips. Mais son cœur est de plus en plus fragile et, s'il n'a que tente-cinq ans, il est épuisé. Atteint d'un grave œdème pulmonaire, cloué au lit (ce qu'il déteste), il revient une nouvelle fois sur le titre de son ouvrage : le *Traité d'économie heureuse* devient le *Traité de civisme*. Par ce changement, l'auteur adopte une approche plus sociétale, incluant des réflexions relevant de l'urbanisme et de l'écologie, car Vian sent que la technique ne permettra pas, à elle seule, d'arriver au bien-être et à l'équité.

Pour clore cette évolution sémantique du seul titre de l'ouvrage que vous allez découvrir, ajoutons que Boris Vian nomme aussi son *Traité* : *Traité de morale mathématiques*. Les mathématiques sont au cœur de beaucoup de découvertes, et tout comme son ami [Raymond Queneau*](#), elles le passionnent. Comme l'a rapporté Latis¹⁹, Boris Vian souhaitait mettre en équations l'économie mondiale. Il a d'ailleurs démontré mathématiquement, pour le Collège, que Dieu = 0 ; c'est : *Le Calcul numérique de dieu par des méthodes simples... et fausses*. Toujours pour le Collège, il rédigea plusieurs textes où l'on voit apparaître clairement l'esprit du *Traité*, parmi lesquels *Lettre sur la sagesse des nations*, *Lettre sur un problème quapital et quelques autres*, *Lettre sur quelques équations morales* et *Lettre sur les Truqueurs de la guerre* ²⁰.

Une œuvre inachevée

En 1957, Boris Vian écrit *Les Bâtisseurs d'empire*²¹. Véritable réquisitoire contre un monde qui tente d'entraîner tout ce qui est vivant et jeune autour de lui, cette pièce de théâtre est une sorte de prolongement du *Traité*. À partir de 1958, tandis que Boris Vian est rattrapé par des problèmes juridiques liés à la production du film *J'irai cracher sur vos tombes*, ses jours sont comptés. Il disparaît en 1959, à l'âge de 39 ans, sans avoir pu aller au bout de son *Traité*.

Tout au long de sa vie, sa formation professionnelle et ses expériences personnelles ont confirmé sa conviction que seule la création, par les nouvelles techniques qu'elle engendre, peut libérer l'homme et constituer un contre-pouvoir à l'ordre établi. Pour avancer vers la liberté, l'homme doit donner de nouvelles valeurs au travail²² et surtout se remettre en question et acquérir d'autres références, plus égalitaires. Cela vaut encore aujourd'hui, où un cadre sur cinq se dit au bord du *burn-out*, où les systèmes politiques se meurent, les banques prennent le pouvoir, la planète est saccagée, les conflits sont omniprésents, alors que la culture est progressivement écartée au profit de la rentabilité...

Alors, qui était Boris Vian ? Un chercheur-ingénieur avant d'être un écrivain ? Un touche-à-tout ? Un apolitique, « un aristo-anarchiste ou un anarcho-aristocrate » ? Un trublion se fichant de tout et de tout le monde ? Une personnalité sulfureuse ou un incompris ?

Boris Vian était un être né avant l'heure et que je verrais bien regarder le monde d'un bureau orbital, encadré par un ministère d'Économie heureuse. Préférant garder sa liberté, il caracolait sur une fusée loin de la bêtise humaine qui était, de son point de vue, la pire des calamités. Il nous observerait d'un œil goguenard en nous lançant : « Je ne veux pas gagner ma vie – je l'ai²³. »

Nicole BERTOLT.

1. Voir p. 115.

2. En 1942, l'Allemagne nazie, en accord avec le gouvernement de Vichy, créa le Service du Travail Obligatoire qui consistait à envoyer des Français effectuer des travaux sur le territoire allemand. Entre 1942 et 1944, environ six cent mille jeunes travaillèrent (contre leur gré) pour le III^e Reich.

3. L'École centrale a vu le jour en 1829 sur une initiative d'Alphonse Lavallée. Il souhaitait proposer une école formant des ingénieurs, au moment où la France allait devoir répondre à une industrie naissante. La première école s'installa dans l'hôtel Salé, à Paris (aujourd'hui le musée Picasso, rue de Thorigny).

4. Les noms suivis d'un astérisque font l'objet d'une entrée dans l'index placé en fin de volume.

5. Cette appellation vient d'une chanson de Cab Calloway traduite et chantée par Johnny Hess, « Je suis swing ». Les zazous vivent du jazz, s'habillent américain et expriment leur opposition au régime de Vichy par des actions marquantes. Après la Libération, ils hanteront les caves de Saint-Germain-des-Prés.

6. *L'Écume des Jours* est publié par Gallimard en 1947 mais ne trouvant pas de lecteurs, il ne reverra le jour qu'après le décès de l'auteur, en 1962, aux éditions Pauvert. Depuis, des millions d'exemplaires ont été vendus et il a été traduit dans plus de 40 pays.

7. *J'irai cracher sur vos tombes* paraît aux éditions du Scorpion (juste avant *L'Écume des jours*) en 1946. Dès sa parution, il fait l'objet d'une plainte pour outrage aux bonnes mœurs contre Jean d'Halluin (l'éditeur) et Boris Vian. Ce dernier vivra avec ce titre sulfureux toute sa vie et mourra pendant la projection lors de son adaptation pour le cinéma.

8. Boris Vian, grand provocateur, écrit là une pièce présentant avec beaucoup d'ironie le Débarquement dans un village normand. Jouée en 1950 à Paris, soutenue par Jean Cocteau mais décriée par la critique, elle ne reste pas longtemps à l'affiche.

9. La coïncidence veut qu'à partir de 1890, l'hôtel Salé, qui abrita l'École centrale (qui allait s'installer dans de nouveaux locaux rue Mongolfier à Paris), fut également la demeure du grand-père de Boris Vian, Henri, de son épouse Louise et de leurs trois enfants dont le père de Boris Vian, Paul. Le grand hôtel lui permit d'y installer ses ateliers de fonderie et d'accueillir sa large clientèle.

10. Pendant et après la guerre, fort de sa formation d'ingénieur, Boris Vian déposa de nombreuses enveloppes Soleau à l'INPI (Institut national de la propriété industrielle). Elles renfermaient des idées et croquis d'inventions afin de protéger les intérêts du premier inventeur. Malheureusement ces enveloppes n'étant sauvegardées que durant cinq années, on ne sait pas ce qu'elles contenaient, sauf une poussette qui pouvait monter les trottoirs et les escaliers...

11. Les « Chroniques du Menteur » ont fait l'objet d'une parution posthume des textes parus et non parus entre 1946 et 1948 dans *Les Temps Modernes*, revue à laquelle elles étaient destinées : *Chroniques du menteur*, Le Livre de Poche, Paris, 2009.

12. Cette nouvelle donne son nom à un recueil qui voit le jour en 1949 alors que Boris Vian vient de faire paraître quatre romans sans le moindre succès. Voir Le Livre de Poche, Paris, 2009.

13. Interview de Maurice Gournelle, reprise dans l'appareil critique de Guy Laforêt du *Traité de civisme*. Voir Le Livre de Poche, Paris, 1999, p. 104.

14. Boris Vian, en tant qu'américanophile, conçoit qu'une économie capitaliste peut donner sa chance à chacun. À cette époque, des accords économiques d'importance pour l'avenir sont pris entre la France et les États-Unis.

15. En février 1954, l'hiver est rude et il y a beaucoup de sans-abri dans une France très précaire. L'abbé Pierre lance un appel poignant. Boris et Ursula Vian, eux-mêmes, n'ont guère d'argent pour acheter du charbon et se chauffer.

16. Voir p. 163, « Petite bibliothèque autour du *Traité* ».

17. Voir *Chansons*, Christian Bourgois, Paris, 2005. De nombreux artistes ont rendu hommage à ces textes depuis la mort de l'écrivain : Joan Baez, Jacques Higelin, Arthur H., Coluche, Renaud, Bernard Lavilliers, Catherine Ringer, Jean-Louis Trintignant, Henri Salvador, Antoine de Caunes, Daniel Darc, Carmen Maria Vega, Abd Al Malik, Denis Podalydès, Olivia Ruiz, Zebda...

18. D'après Michelle Léglise, ce titre renvoie au petit ouvrage *Les Jours heureux*, que le CNR (Conseil National de la Résistance) avait publié en 1944 ; il avait pour fonction de préparer les Français aux lendemains de la guerre et de remettre en vigueur la démocratie et les valeurs qui la fondent.

19. Pseudonyme d'Emmanuel Peillet, professeur de philosophie. Il tisse des liens amicaux au sein du Collège de 'Pataphysique avec Boris Vian.

20. Plusieurs années après la mort de Boris Vian, son épouse et Noël Arnaud ([voir Note sur la présente édition, note 3](#)) ont découvert les vingt-trois poèmes de *Je voudrais pas crever*. Jean-Jacques Pauvert souhaite les publier et Noël Arnaud propose d'adjoindre à cette publication plusieurs textes forts destinés au Collège de 'Pataphysique. Aujourd'hui, ces textes auraient leur place dans ce volume car ils participent des mêmes démonstrations. Voir l'édition de *Je voudrais pas crever* du Livre de Poche, Paris, 2008.

21. Cette pièce est représentée par le TNP (Théâtre National Populaire) de Jean Vilar juste après le décès de Boris Vian, en décembre 1959, au Théâtre Récamier à Paris, puis publiée aux éditions de L'Arche. Voir Boris Vian, *Les Bâtisseurs d'empire ou le Schmürz*, L'Arche, coll. « Scène ouverte », Paris, 1993 (5^e éd.).

[22.](#) Cette idée n'est pas sans rappeler les paroles échangées entre Colin et Chloé au sujet du travail-esclavage dans *L'Écume des jours*. Voir Le Livre de Poche, Paris, 2008.

[23.](#) [Voir p. 115.](#)

OceanofPDF.com

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Le *Traité de civisme* a paru au Livre de Poche en 1999¹. Il s'agissait de la reprise de la toute première édition du *Traité*, publiée par Christian Bourgois vingt ans plus tôt². De nombreux problèmes avaient alors été résolus : outre la légitimité de la publication du *Traité* – n'oublions pas qu'il s'agit d'une parution posthume et d'une œuvre inachevée –, il fallait retranscrire minutieusement le manuscrit inédit de Boris Vian, et juger de l'importance des passages griffonnés, des notes éparses, des citations recopiées, etc. À cela s'ajoutait un autre « chantier », pour un certain nombre de textes retrouvés dans les papiers de Boris Vian, que sa femme Ursula Vian Kübler souhaitait mettre à la disposition des chercheurs. Ces textes, bien qu'ils ne fassent pas partie du manuscrit, apparaissaient liés au *Traité*. La première série correspond à des textes que Boris Vian avait rassemblés dans un dossier portant le titre « En gestation » ; il s'agit de : « Haro sur les gâcheurs » et « Discours à l'adresse des Terrestres » ; la seconde série correspond à des notes que Boris Vian avait classées par ordre alphabétique.

Pour établir cette première édition du *Traité de civisme*, Christian Bourgois, Ursula Vian Kübler et Noël Arnaud³ décidèrent de faire appel à un jeune universitaire : Guy Laforêt. De 1974 à 1976, ce doctorant se chargea de transcrire, sélectionner et annoter le corpus du *Traité*, travail minutieux qui constitua sa thèse de doctorat de troisième cycle, et dont une version abrégée servira de présentation et d'appareil

critique à l'édition Bourgois de 1979, reprise ensuite au Livre de Poche.

Notre nouvelle édition ne remet pas en cause celle établie par Guy Laforêt, qui garde toute sa pertinence et sa valeur. Selon moi, tous les textes qu'il a ajoutés au *Traité* (les deux séries de « textes annexes ») sont justifiés. J'ai donc conservé le même corpus, excepté quelques passages⁴. Pour que le corpus du *Traité* soit complet, il manquait cependant trois autres textes de Boris Vian, à savoir : « Liberté et langues » ; « Le prix d'un parlementaire » et « Le problème du colon », que j'ai ajoutés. Mon souci a donc d'abord été d'établir le corpus le plus exact possible du *Traité de civisme*.

Dans un second temps, il a consisté à le présenter différemment. Par exemple, la série de notes, que Guy Laforêt a classées par ordre alphabétique – pour respecter « l'état » dans lequel Boris Vian les avait lui-même laissées : cela ne me semble pas le plus pertinent aujourd'hui pour éclairer le *Traité*.

En effet, ces notes ne sont pas une succession de pensées sans lien entre elles, mais elles traitent des mêmes sujets. J'ai donc décidé de les classer sous trois grandes thématiques – le travail, la société et la guerre –, auxquelles j'ai ajouté une classe d'aphorismes, qui regroupe quelques notes très hétéroclites, des « inclassables ».

De plus, dans l'ancienne édition, le texte de Boris Vian est entrecoupé par l'appareil critique de Guy Laforêt. Alléger l'appareil critique pour offrir une lecture plus fluide, plus intuitive, me semblait aller dans le bon sens. J'ai donc pris le parti de « déshabiller » le texte de Boris Vian afin de le donner à lire « nu », si l'on peut dire. Mais que les lecteurs de Boris Vian ne s'y trompent pas : ils y trouveront toute sa verve !

Mon souci étant de rendre ce *Traité* plus accessible, j'ai par ailleurs réalisé trois grands repères : bibliographiques ([voir p. 163](#), Petite bibliothèque autour du *Traité* ⁵), historiques ([voir p. 169](#), Repères historiques) et biographiques ([voir p. 175](#), Repères biographiques). Enfin, un index ([voir p. 127](#)) présente les personnes, le lieu et l'organe importants ayant un lien direct ou indirect avec le *Traité*. Ces indications forment un tout, un réseau d'idées qui permettront

d'accompagner la lecture du *Traité de civisme* afin de se promener aisément dans cette œuvre⁶.

Toujours pour rendre la lecture plus fluide et plus vivante, j'ai souhaité jouer sur la mise en page, afin qu'il y ait une résonance entre la forme et le fond – souvenons-nous que Boris Vian était un pataphysicien⁷ et que la dimension ludique de la langue fait partie intégrante de son œuvre, même dans un texte aussi sérieux qu'un *Traité* !

Il s'agissait aussi de présenter le processus de création de l'écrivain, la manière dont Boris Vian ordonnait (ou désordonnait) ses idées. Pour y parvenir, l'équipe du Livre de Poche m'a permis de réaliser une sélection iconographique de documents, que vous trouverez rassemblés ici. Vous pourrez y découvrir la graphie du manuscrit, les passages écrits d'un seul jet, les phrases rayées et les notes griffonnées dans la marge, qui constituent un témoignage irremplaçable de la recherche à laquelle Boris Vian s'est livré.

Par cette nouvelle édition, mon premier souhait est de montrer que le *Traité de civisme*, écrit dans les années 1950, est toujours d'actualité. Les enjeux politiques et les problèmes sociaux que Boris Vian soulève, mais aussi les découvertes technologiques, font écho aux nôtres.

Il s'agit ainsi de dresser un portrait moins connu de l'écrivain, tout le monde ayant en tête le trompettiste amoureux du jazz, l'écrivain de *L'Écume des jours*, le parolier sensible du *Déserteur*, le Satrape qui a animé le Collège de 'Pataphysique... Mais le citoyen soucieux des problèmes d'environnement et des difficultés économiques que la France traverse est un aspect moins connu de « l'homme Boris Vian » et pourtant ô combien lié aux autres.

Pour conclure, je dirais que cette édition est dans la continuité du travail que j'effectue depuis plus de trente-cinq années au service de l'œuvre et de la famille de Vian.

Boris Vian a toujours incarné ses textes... donc en les découvrant, vous le découvrirez aussi.

Nicole BERTOLT, représentante et mandataire de la Cohérie Vian⁸.

Note de l'éditeur : le tome XIV des *Œuvres complètes* de Boris Vian (publiées sous l'autorité d'Ursula Vian Kübler aux éditions Fayard, Paris, 2002) a servi de base à notre travail. Comme ce volume, cette présente édition conserve les particularités de l'orthographe, de la grammaire et de la ponctuation de Boris Vian. Nous avons opéré différents changements dans l'établissement du texte, qui ont été présentés ci-dessus.

¹. Il existe également une édition du *Traité de civisme* revue par Guy Laforêt dans le volume XIV des *Œuvres complètes* des éditions Fayard (édition publiée sous l'autorité d'Ursula Vian Kübler, sous la direction de Marc Lapprand, Gilbert Pestureau, établie et présentée par d'Dée, Guy Laforêt, Marc Lapprand, Claude Rameil, documentation et archives Nicole Bertolt, Paris, 2002).

². Christian Bourgois, alors jeune éditeur, rencontre Ursula Vian Kübler en 1968. Ensemble, ils publient une grande partie de l'œuvre inédite de Boris Vian. Leur amitié a duré jusqu'à la fin de leur vie.

³. Noël Arnaud, éditeur et collectionneur, président de l'OuLiPo et Satrape au Collège de 'Pataphysique, a rencontré Boris Vian et Ursula Vian Kübler en 1958. Il a participé activement à l'édition et à la diffusion de l'œuvre posthume de Boris Vian.

⁴. Des citations qui avaient été attribuées à Boris Vian, mais dont l'étude minutieuse du manuscrit a prouvé qu'elles n'étaient pas de lui, ont été supprimées ; concernant les deux séries de « textes annexes », j'ai supprimé certaines notes de Boris Vian qui, par leur style télégraphique ou leur caractère inachevé, soulevaient davantage de questions qu'elles n'éclairaient le texte.

⁵. J'ai établi cette bibliographie à partir de celle de l'édition Fayard (*op. cit.*). J'ai choisi de faire figurer uniquement les ouvrages qui répondent à l'un de ces trois critères : les titres explicitement cités par Boris Vian dans le *Traité*, les livres qui font partie de sa bibliothèque personnelle et ceux qu'il a lus pendant la rédaction du *Traité* (d'après le témoignage de première main d'Ursula Vian Kübler).

6. Ces repères de dates historiques politiques et économiques valent pour la France et pour le monde ; j'ai opté pour sélectionner également les plus grandes découvertes scientifiques.

7. « Boris Vian, le plus pataphysicien des pataphysiciens », comme le désignait Raymond Queneau.

8. La Cohérie Boris Vian est composée aujourd'hui de trois ayants droit : Patrick Vian (son fils), Michelle Légrise (sa première épouse) et la Fond'Action Boris Vian, représentée par M. d'Dée.

OceanofPDF.com

TRAITÉ DE CIVISME

par Jules Dupont
Ancien combattant – Capitaine de réserve
Officier d'académie
Chef de service de la Compagnie d'Assurances
La Cigogne Parisienne

Les plans

1) Plan « Jules Dupont »¹

Je vais vous *parler de moi* car je me considère comme le prototype parfait du citoyen moyen mais intelligent. Et comme tout Français qui se respecte, j'ai des idées ; si j'étais au gouvernement !

Moi Jules Dupont je pense – c'est pourquoi je suis capitaine de réserve et non notamment d'active. De Gaulle ne s'est mis à penser que dans la retraite. À l'armée ou au gouvernement, zéro.

Je crois avoir moins coûté à la France que Napoléon et pourtant, il est beaucoup plus connu que moi.

Plus ça va et plus je suis pénétré de la certitude que tous les autres sont idiots et que moi seul ai raison. Quand ça ne serait que pour pouvoir parler à quelqu'un, il faut donc que je mette quelqu'un dans le coup.

1) **Chapitre sur Labourage et Pâturage** sont les deux mamelles – combiné avec la Marseillaise de l'écrivain royaliste Rouget de l'Isle.

Moi... je suis Français voilà ma gloire, comme Sully, comme Henri IV, comme Édith Piaf.

Je ne suis ni à droite ni à gauche, je suis Français et fier de l'être. Les Russes ? Ouais – ont-ils seulement fait le geste de rembourser l'Emprunt ?

2) **Chapitre sur la liberté et le travail**

Le travail, c'est la liberté

La liberté c'est celle des autres.

De là à conclure que le travail c'est celui des autres, il n'y a qu'un pas à faire – Et que des gens le franchissent.

3) **La femme** – L'homme et la femme, c'est tout de même différent.

La fermeture des maisons.

Solution : que chaque boîte entretienne son gangster en femmes, vêtements, whisky, voitures. Tournois de gangs qui s'entre-tueront pour les meilleures places.

Du temps que les femmes ne votaient pas, on faisait la guerre pour Elles. Maintenant qu'elles votent, on la fait pour le pétrole. Est-ce un progrès ?

4) **La cité** (embellissement – arbres, etc.)².

5) **Les militaires.**

Pour faire un soldat, il faut défaire un civil.

6) **Le ravitaillement.**

7) **La politique étrangère.** / Peut-être qu'on n'a pas raison en Algérie, mais en tout cas ces salauds d'Égyptiens auraient bien besoin qu'on leur casse la figure.

8) **Les problèmes de la circulation** / — Moi je travaille.

9) **Les arts** – peinture, littérature, théâtre/aime pas la sculpture – musique.

10) **La justice.**

11) **La politique intérieure** / (à lier à Étrangère).

2) *Plan général*

État actuel de l'économie

confusion politique affreuse

confusion sémantique

confusion morale – religieuse – mystique

Et misère des ¾ du monde.

Alors que le problème est simple :

o) unification du monde sur le plan des buts futurs et de la coexistence – probl. du langage.

a) établissement d'une société lucide (peut se faire en même temps que 1^{er} stade). Délimitation du pouvoir économique des politiciens purs – et des militaires civils mobilisables.

Solution suisse bien près de l'idéal.

« *Méthodes* a) instruction, connaissances ».

Développement des cadres et de la connaissance.

b) 1) aide massive aux pays de niveau < 1935

2) ceci fait, hiérarchie, chaque pays → étape suivante + mais avec *aide possible* et inévitable (mat. premières) des autres, comme la culotte de Pierre, trop petite, passe à son cadet.

But suprême : élimination du travail

¹. Comme le note Guy Laforêt dans son édition du *Traité* : « Les Dupont abondent dans le reste de l'œuvre, du caniche d'Isis dans *L'Écume* au père des *Bâtisseurs*, en passant par le sénateur de *L'Herbe rouge* en quête de son ouapiti ! » (*Œuvres complètes, op. cit.*, p. 653).

². Voir « Paris, le 15 décembre 1999... », *Actualité littéraire*, n° 50, octobre 1958. Chronique reprise dans *Cinéma. Science-Fiction*, édition de Noël Arnaud, Le Livre de Poche, Paris, 1998.

Esquisse de préface

La population actuelle du globe...

Mais il n'y a pas de population actuelle du globe. Il n'y a rien d'abstrait là-dedans. Il y a deux milliards six cents millions d'individus, à un cheval près. On peut, et l'on doit, s'en occuper individuellement. Du point de vue qui nous intéresse – et pour ne tromper personne, nous préciserons d'emblée que c'est le seul qui nous paraisse valable, du point de vue scientifique, donc, ce n'est pas un très grand nombre.

Ce qui compte, ce n'est pas le bonheur de tout le monde ; c'est le bonheur de chacun¹.

Cette notion de bonheur apparaît bien peu scientifique et bien vague après la profession de foi qui précède ; elle sera donc explicitée au cours de ce qui suit.

Au reste, elle se dégage de l'histoire. Elle s'en dégage invinciblement. Non pas de cette histoire « historisante » déjà dénoncée par Febvre et Fourastié à sa suite, à laquelle on préférera avantageusement celle d'Alexandre Dumas et de ses émules qui faisaient, eux, leur métier. Non pas de cette histoire tendancieuse, politique et militaire – l'un n'a jamais tenu sans l'autre – qui n'est qu'un choix fait entre des événements historiques par un historien toujours partial de ce fait même (tout étant écrit ou pouvant l'être). Mais bien de cet ensemble des actes quotidiens de chacun des individus² ayant habité le globe, et dont nous sommes l'aboutissement

vivant et bien aisément observable – si l'on veut se donner le mal d'observer.

Et s'il plaît au lecteur d'éliminer même ce terme de bonheur, nous nous contenterons de parler de cette progression inéluctable vers l'élévation du niveau de vie de la classe productive que l'on peut constater, qu'on le veuille ou non cette fois – car il s'agit de chiffres et de statistiques – depuis que l'homme a trouvé les moyens de laisser derrière lui quelques traces de son éphémère passage. Appelons alors bonheur, si nous le voulons, le terme ultime de cette progression.

Nous ne nous étendrons pas – d'autres l'ont fait beaucoup mieux que nous ne pourrions le faire – sur les conditions passées dans lesquelles s'est effectuée cette évolution, et sur les phases de misère atroce et de crises désespérées traversées par les populations de nos pays. Nous insisterons cependant sur ce que plus de la moitié de la population du globe est sous-alimentée. Ce fait actuel justifierait à lui seul que l'on s'efforçât dans la mesure de ses moyens, d'apporter sa contribution à l'œuvre qui s'offre à l'homme d'aujourd'hui. Ce fait explique que ce livre ne soit pas analytique, mais doctrinaire ; ce n'est pas un compte rendu, mais une proposition de solution. Cela peut paraître ambitieux, mais si ce ne l'était pas, à quoi bon l'écrire ? Le monde est trop encombré d'ouvrages inutiles pour que l'on doive être au moins persuadé de l'utilité d'un ouvrage avant de l'entreprendre.

(Il faut dire que c'est la faiblesse de tous les écrivains...)

Pour nous résumer, c'eût été fort bien en 1939 d'analyser les dangers de l'hitlérisme mais il eût été encore mieux d'étudier une méthode d'élimination de cet encombrant personnage, et encore mieux de l'éliminer ; en l'occurrence, la tâche était malaisée, bien qu'elle ne portât que sur un seul homme et qu'il soit plus facile de détruire que de construire. On concevra que, désireux d'agir sur le sort de 2 milliards et demi d'individus, et dans le bon sens, on se sente contraint d'écrire et de rechercher ainsi des camarades de travail ; espérer réaliser seul un tel but supposerait outre une certaine absence de modestie, un mépris inévitable des moyens, lequel ne serait pas entièrement de notre goût.

Il n'y aura rien de ce livre que je n'ai profondément éprouvé moi-même. C'est là sa limite ; mais dans la mesure où je me crois guère différent des autres, c'est également ce qui peut le rendre valable. Il est trop facile de généraliser – trop gratuit aussi ; et se baser sur moi est la moindre honnêteté.

Je n'ai jamais éprouvé la moindre « révélation », je n'ai pas arpenté fiévreusement ma chambre toute une nuit après la lecture des philosophes, en me frappant la poitrine du poing et en m'écriant : mais voilà la vérité. Je n'ai pas commencé par agir pour me renier ensuite : je ne crois pas qu'un homme qui se presse de commettre l'erreur pour la reconnaître publiquement comme Koestler et les autres renégats, soit admirable – je ne trouve pas admirable d'avouer ces erreurs, je trouve surtout regrettable de les avoir faites.

Le fait est là : j'ai l'impression de penser ce que je pense depuis très longtemps, depuis que je pense en vérité ; mais c'est le résultat de l'expérience vitale que de nous munir d'un matériel verbal, d'un matériel de « communication » avec les autres hommes qui s'enrichit peu à peu jusqu'à nous permettre de formuler ce que nous avons toujours éprouvé confusément. Les mots ne sont pas tout : encore ne faut-il pas se laisser séduire par des agencements frappants qui ne sont pas vôtres, que l'on croit avoir perçus avant de les sentir. S'engager est une belle chose ; mais il faut lire le formulaire avant que d'y apposer sa signature : et s'il ne vous plaît pas, s'il ne vous paraît pas fondé, quelle autre ressource sinon composer le sien à partir des éléments dont on dispose ? toute autre méthode tombe dans l'erreur, poussée parfois jusqu'au délire, de l'interprétation ; il faut ici que j'avertisse que ce que je dirai voudra dire ce que je dis ; rien de plus – rien de moins. C'est pour cette raison que je ne pourrai souscrire à ce genre de slogan selon lesquels : toute conscience veut la mort de l'autre : car pour une conscience pure, ce désir, cette volonté, serait purement platonique, et ne serait donc pas formulé. De même qu'on ne peut réduire l'homme à sa conscience, de même on ne peut réduire la relation des hommes aux relations entre consciences = il y a les objets. Et le fait même d'écrire une pensée abstraite se traduit en fin de compte par un acte concret, qui est l'écriture, un objet qui est l'écrit et

c'est aussi un acte concret que d'ouvrir le livre et de lire Hegel, qui vivra de cette lecture.

De tous les préjugés, je crois que c'est celui de l'histoire le plus absurde. Il n'y a pas un domaine où la signification, le contenu des mots varie plus. On dit la France en parlant de celle de Louis XI et l'on veut en tirer une conclusion pour ce qu'on appelle la France en 1951. L'absurde est encore enfoncé dans une expression telle que : de 1800 à 1900, la France a évolué vers... La France n'a pas évolué. On n'évolue pas : on est remplacé par autre chose : il s'agit d'une collection d'objets périssables à longue échéance et non d'un continuum. On arguera que ce qu'on entend par France en 1800 contient, en sous-entendu, tout ce qu'elle était à ce moment, hommes, terre, bétail, arbres, maisons, mais c'est là justement ce dont on ne peut avoir une idée vraie. La France n'a pas évolué = certaines des maisons déjà existantes en 1800 sont encore là, d'autres n'y sont plus. C'est une somme de discontinuité, cela n'a jamais fait une continuité, dont l'« évolution » suppose la notion. L'homme est indivisible = c'est la plus petite particule de matière pensante pouvant exister à l'état libre. L'histoire ne doit pas être considérée comme une évolution mais comme une série de statistiques. Pour prendre une comparaison mathématique, une façon de calculer une intégrale consiste à faire la somme d'une série d'éléments dont une dimension est un élément de la variable que l'on fait tendre vers zéro. Or, l'homme est ou n'est pas, et ne saurait être réduit à zéro ; il est vivant ou mort mais pas plus ou moins mort (la preuve en est qu'on ne définit la mort que par le critère de la cessation de la vie).

On ne s'étonnera donc pas ici que je fasse une place quasi nulle aux faits soi-disant historiques. C'est avec des considérations de ce genre que l'on aboutit aux théories qui prévoient d'abord de repartir à zéro. Il suffit qu'à un instant donné un homme ne soit pas d'accord pour que l'histoire telle qu'on la rapporte et quelle que soit celle que l'on rapporte se trouve annulée. Peu importe que l'on me dise « le peuple » s'est soulevé en 1789. Ce que je voudrais savoir, c'est combien de gens se sont soulevés, combien d'autres n'ont pas bougé. L'histoire ne me répondra pas sur ce point. Les peuples heureux, dit-on, n'en ont

pas ; peut-être ; l'histoire est donc celle des peuples malheureux, et nous savons de toute évidence qu'elle n'est pas celle de tout le monde ; il y a donc des peuples heureux. Quiconque se propose de modifier l'histoire se propose donc de s'y intégrer, se voue donc au malheur. Vouloir entrer dans l'histoire, c'est masochisme pur. Il va de soi qu'il s'agit de l'histoire politique ; cela suffirait à condamner la politique.

[1.](#) Voir *L'Écume des jours*, *op. cit.*

[2.](#) Jean Fourastié, *Machinisme et bien-être*, Éditions de Minuit, Paris, 1951 : véritable bible pour Boris Vian.

OceanofPDF.com

Chapitre I

Eh bien, non, les *Temps Modernes*, ce n'est pas suffisant. C'est du travail dans l'immédiat, du court terme, du compte-rendu, de la tranche de vie, de l'air – au sens de vent. Pour démolir Mac Carthy, une seule méthode : le démolir. L'analyser n'arrange rien. Mac Carthy, inéluctablement, ne pourra, tout au plus, qu'infléchir un peu la courbe dans un mauvais sens passager – l'allure générale de ladite courbe ne s'en trouvera nullement modifiée. Mac Carthy n'est pas dangereux intellectuellement, mais matériellement ; et il n'est utile de l'attaquer que sur le plan matériel. Au couteau.

La tradition est impuissante à modifier ce fait brutal, amené depuis des siècles à la lumière du jour par la poussée lente des chercheurs et des scientifiques : la solution n'est pas politique, et l'analyse politique si brillante qu'elle soit, reste totalement à côté de la question. Attacher plus longtemps à la politique une importance autre que celle du cancer – puisque vous en avez récemment parlé – confine au désespoir. Or, le doute n'est pas permis : la politique est appelée à disparaître en tant que méthode de résolution des problèmes de l'homme, et on arrivera à l'éliminer au même titre que la syphilis. Que la période de transition soit dure, que nous soyons en plein dedans, voilà ce que nous ne songerons nullement à nier.

Mais croire en 1954 que la politique ait jamais résolu un problème, avant que la technique ne l'ait elle-même résolu, cela confine à l'idiotie.

Il y a une autre leçon à tirer de l'Amérique que celle de Mac Carthy. Et c'est malhonnêteté pure que l'ignorer plus longtemps.

Et c'est malhonnêteté pure, au même degré, que d'ignorer l'existence de solutions au moins partielles à tous les problèmes capitaux de l'humanité actuelle, qui sont, réellement, en bien petit nombre. Que l'on pourrait, grosso modo, résumer brièvement sous une rubrique générale : la misère physiologique, sous-alimentation physiologique (physique et *intellectuelle*) des 9/10 de l'humanité.

Car c'est d'un point de vue quantitatif qu'ils se posent ; et c'est ce qui en fait la complexité apparente, mais du point de vue qualitatif, ils se réduisent à fort peu de choses.

Et puisque c'est un problème de finalité qui surgit en tête de toute réflexion de ce genre, les faits sont là qui nous permettent de dégager avec une précision parfaitement abstraite le sens de la courbe évoquée plus haut. L'histoire, qui n'est pas cette collection stupide de faits militaires masquant depuis des siècles la signification réelle de l'évolution de l'intelligence, est là pour le dire ; l'histoire qui évolue dans le sens de la vie, tandis que le militaire n'est qu'une des formes de la mort, forme pathologique dont on se débarrassera moins facilement que du cancer mais dont on peut se débarrasser. L'histoire qui démontre surabondamment le progrès accompli en deux mille – et même en deux cents ans ; et si ce n'est pas un progrès que d'avoir, en quelques siècles, amené la durée moyenne de vie de certains groupes d'hommes à plus de soixante ans alors qu'elle était de vingt, si ce n'est pas un progrès que d'avoir, en élevant de façon énorme le niveau moyen de l'existence, diminué de moitié le nombre moyen des heures de travail – alors nous ne parlons pas la même langue, et vous êtes les hommes du néant.

Le problème est clair pour ceux qui sont de bonne volonté.

Il s'agit d'amener dans le temps le plus bref le niveau de vie de l'ensemble des groupes humains – et accessoirement des êtres vivant en symbiose avec l'homme – *au minimum vital idéal que l'on peut considérer comme étant à un moment donné le maximum théorique possible compte tenu de l'état de la technique et des ressources énergétiques et matérielles terrestres*. Étant entendu qu'en aucun cas,

en aucun lieu, on ne doive régresser du point de vue des heures de travail (mais pas des conditions de celui-ci) par rapport à la situation existante, au lieu considéré, que pour des durées temporaires et prédéterminées sans qu'il soit admis une diminution du niveau de vie en-deça d'un minimum vital physiologique à fixer d'après les conditions moyennes existant dans les pays d'un niveau technique au moins égal à celui de 1936 en France, ce dernier étant pris arbitrairement comme terme acceptable de référence.

Le but ultime étant naturellement la suppression totale ou tout au moins presque totale du caractère obligatoire du travail en général et des travaux dits « serviles » eux-mêmes en particulier (mineur de fond, dockers, etc.), au profit des activités créatrices de l'esprit ou du corps, et, en fin de compte, de la liberté individuelle.

Ce qui est parfaitement possible, et dans un délai relativement bref.

Que cela le soit théoriquement, je ne prendrai pas la peine de discuter, ni de réfuter les théories contraires, car cela serait montrer que je n'ai pas pesé sérieusement le pour et le contre avant d'indiquer ici les miennes. Je sais qu'une conclusion du genre de celle que j'ai énoncée ci-dessus devrait arriver au terme d'une étude de six mille pages bourrées de citations et de références, discrètement, et se cacher aussitôt derrière sa couverture. Mais diluer les faits ne saurait leur donner du poids. On voudra bien me croire si je précise que j'ai réfléchi à ce problème un peu plus que superficiellement depuis un certain nombre d'années, et que ce n'est pas une foi mystique qui m'anime. La foi soulève des montagnes, mais les laisse joyeusement retomber sur la tête de ceux qui ne l'ont pas.

OceanofPDF.com

II. Le paradoxe du travail

Le paradoxe du travail, c'est que l'on ne travaille, en fin de compte, que pour le supprimer.

En refusant de constater honnêtement son caractère nocif, on lui accorde toutes les vertus pour masquer son côté encore inéluctable.

De fait, le véritable opium du peuple, c'est l'idée qu'on lui donne de son travail. Comme si le travail était autre chose qu'un moyen, transitoire, de conquête de l'univers par l'homme.

L'Église était claire, pourtant. « *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front* » si je ne m'abuse, c'est une malédiction et pas une promesse de plaisanterie.

L'existence du prêtre-ouvrier et la réticence de l'Église au sujet de cette existence même confirme[nt] de surcroît cette incompatibilité de l'état séculier – plus proche déjà du divin que le laïque – et du travail. Que dire du divin lui-même !

Quand l'histoire économique de l'humanité ne serait pas là pour le prouver, les multiples histoires des religions prêtent bien à tous les dieux inventés depuis des millénaires pour les besoins du moment, comme on siffle dans le noir, le visage des parfaits oisifs.

Ici, citations abondantes et documentées, Bouddha, Nirvana, Dieu, Mahomet.

À tout le moins n'exercent-ils que des activités plaisantes (dieux germaniques – chasse, femmes, bière) en rapport direct avec le sommet concomitant de la civilisation qui leur donnait naissance.

Bref, l'idéal de l'homme a toujours été, non de ne rien faire, mais de ne faire que ce que l'état, à un moment donné, de son niveau intellectuel, lui permet de concevoir comme un plaisir parfait – et qu'il attribue à Dieu pour matérialiser son abstraction.

On conçoit entre parenthèses l'importance de l'éducation de façon absolue, et l'importance d'une *bonne* éducation plus précisément, « bonne » étant à définir mais s'éclairant plus loin.

L'entretien d'un caractère « sacré » du travail, est, par ordre de conséquence logique, le plus sûr atout de la religion dans sa lutte permanente contre la liberté – et surtout la variété – de l'esprit. La liberté de l'esprit étant fonction directe de celle du corps, on conçoit que l'Église n'ait pas précisément cherché, au cours des siècles, à favoriser le progrès technique, base primordiale de l'élévation du niveau de vie. Galilée s'attaquait à bien forte partie.

Pourtant, travailler ne donne pas une bonne conscience : on a une bonne conscience quand le travail est accompli – c'est-à-dire achevé – c'est-à-dire mort...

Mais les idées, sur le travail, sont confuses. Quelques chercheurs cependant, ont dégagé des faits intéressants.

OceanofPDF.com

Le paradoxe de la liberté

Le paradoxe de la liberté (langues) m'induit à penser qu'un ouvrage de philosophie, s'il doit avoir une influence quelconque – c'est le cas d'une morale, qui est un traité d'action ou d'inter-actions ou plus exactement un manuel de comportement social – doit être écrit dans une langue aussi claire que possible et comportant le minimum de mots. C'est le grand reproche que l'on peut faire aux philosophes récents que la nécessité où ils se trouvent de créer chacun son vocabulaire. Derrière ces concepts forgés se trouve l'impossibilité d'exprimer aisément ; et par suite on n'en peut concevoir que suspicion vis-à-vis de cela même qu'ils prétendent exprimer.

On attachera toujours une particulière importance à ceci donc qu'un traité de morale devra :

1) comporter des règles de comportement exprimées par des mots vagues ;

2) donner encyclopédiquement une idée aussi complète que possible du contenu énorme d'un de ces mots vagues (tel que le mot *guerre*).

On observera d'ailleurs que ceci vaut pour un traité de quoi que ce soit et on rapprochera de cela les efforts toujours faits par des savants comme Einstein pour formuler dans un langage accessible – c'est-à-dire vague, c'est-à-dire synthétique et non spécialisé, c'est-à-dire plus proche du territoire que de la carte¹ –, ses découvertes principales, découvertes qui toutes ont pour but de donner du monde le schéma le plus vaste *possible*, donc le plus précis.

Il faut se garder de voir entre le mot forgé par le philosophe et le symbole utilisé par le mathématicien quelque analogie. Le mot du philosophe résume, oui, mais étend (agglutination). Le symbole du mathématicien abrège – et en fin d’opération, on repasse au *fait* qui est resté entier, c’est-à-dire à l’objet symbolisé. En fin de compte, une attitude scientifique ne s’intéresse qu’aux faits et c’est à partir des faits qu’elle peut émettre un doute et des hypothèses, et non à partir d’un autre doute ou d’une hypothèse initiale. La technique n’est pas un obstacle à l’inspiration... et un vocabulaire de 22 000 mots (m’a-t-on dit) n’a pas gêné Shakespeare pour s’exprimer... ceux qui sont gênés sont les pauvres traducteurs avec leur bagage minable de 3 000 ou 4 000 mots.

(d’où la nullité d’une critique romanesque : un roman est un fait.)

On posera donc comme un fait non douteux qu’il y a une terre et des hommes dessus, et que de l’interaction de ces éléments est résulté un état actuel qui est le monde terrestre ; on peut le définir par : tout ce qui est accessible à l’homme, directement ou indirectement. Pour préciser, tout ce à quoi l’homme peut appliquer actuellement *la totalité* de ses moyens d’investigation ou d’action.

beaucoup plus loin.

Morale part donc de ce fait. Je suis là.

J’ai des idées morales. Je les écris.

Les voilà.

en partie – douleur état néfaste – motif d’autrui contre la douleur – d’où criminel

[*Objection – criminel – lésion*]

punition de criminel = instruction – mise en contact... etc. avec savants, etc.

Définition un certain nombre d’attitudes clés vis-à-vis d’un certain nombre de problèmes clés.

1. Voir Alfred Korzybski, *Science and Sanity* et *Le Rôle du langage dans les processus perceptuels*, The International Non-Aristotelian Library Publishing Company, distribué par The Institute of General Semantics, Lakeville (Connecticut), 1950 et 1966 ; la sémantique générale devient pour Boris Vian un formidable langage utile à son *Traité*.

OceanofPDF.com

Le lampiste est le vrai coupable

Un général sans soldats est-il dangereux ?

Un commissaire ou un préfet de police sans agents ?

Un pape sans cardinaux, sans archevêques et sans curés ?

Ceux-là, j'en veux bien.

Les Anglais le savent : un roi sans pouvoir est merveilleusement inoffensif.

Mais un lampiste est une force agissante.

Cent lampistes sont un danger pour l'individu.

Cent mille lampistes suffisent à une guerre.

Cent millions de lampistes font le malheur de l'humanité.

Le directeur de la SNCF *n'est pas en mesure* de faire dérailler un train de par ses propres pouvoirs ; il faudra pour y arriver qu'il se mue en aiguilleur – ou en lampiste – et qu'il fausse les signaux. Mais un aiguilleur ! quel poste de choix.

Hitler tout seul ! merveilleux spectacle. Mais 85 000 000 de lampistes derrière lui, et finie la rigolade. Hitler est mort, les lampistes restent et tâchent de se faire passer pour inoffensifs – comme tous les lampistes du monde. Les lampistes entre eux se haïssent ; mais réunis, ils prennent le nom de peuple et deviennent invulnérables.

L'individualisation du peuple est la seule défense contre le lampiste. Le lampiste le sait bien. Tous amiraux dans la marine, finies les batailles navales¹.

[1.](#) Ce texte renvoie à un autre article : « Gibeau, Juin et tout ce qui vous pend au nez », paru posthume in *La Belle Époque*, 1982. Voir aussi : *La Belle Époque : variétés*, édition de Claude Rameil, Le Livre de Poche, Paris, 2011.

OceanofPDF.com

Liberté et langues¹

Boris Vian avait été sensibilisé à la problématique du langage par la lecture notamment de Science and Sanity d'Alfred Korzybski ². L'auteur de romans de science-fiction Alfred E. van Vogt avait mis en application la problématique de la « sémantique générale » dans plusieurs romans ; Boris Vian venait d'en traduire deux (Le Monde des non-A et Les Aventures des non-A) pour Gallimard. Il propose ici une réflexion sur l'impossibilité d'une désignation définitive et universelle des objets par des mots. Cette thématique, directement liée au chapitre « Le Paradoxe de la liberté³ », dont ce texte constitue sans doute une tentative de développement, se retrouve dans toute son œuvre et notamment dans le roman L'Herbe rouge (publié chez Toutain en 1950 ⁴) et dans la pièce Les Bâtisseurs d'empire⁵.

La liberté est une des propriétés essentielles de l'être humain, et l'on n'en voudra pour signe que le fait des langues. En présence d'un objet quelconque, le cerveau est en mesure de fabriquer une infinité de solutions au problème du nom. Le phénomène de la nationalité, et tout ce qu'il entraîne, est une conséquence immédiate de la liberté, contre laquelle il tend, naturellement à lutter pour des raisons d'entropie. Il s'ensuit que la liberté est limitée à une quantité égale, à un coefficient près, au nombre de noms possibles que peut recevoir un objet donné. On s'aperçoit tout de suite que :

- 1) Ce nombre peut être très grand, aussi grand qu'il veut ;

2) que plus ce nombre grandit, plus la notion de nationalité devient floue, les mêmes mots se retrouvant forcément dans des langues différentes pour désigner des objets différents, et la confusion (mentale) augmente de ce fait ;

3) qu'à la limite, chacun arrivera à avoir pour désigner chaque objet un mot différent de tous les mots des autres servant à désigner le même objet, le dictionnaire (langage) de tous étant cependant identique.

En conséquence de quoi, sur une Terre réellement unifiée, personne ne se comprendra plus.

Une ligne n'est pas engendrée par un point car un point n'est pas susceptible de mouvement. Donc une ligne ne peut être continue.

[1.](#) Titre donné par Ursula Vian Kübler et Guy Laforêt afin de mettre ce texte en exergue.

[2.](#) [Voir note 1, p. 50.](#)

[3.](#) [Voir p. 49.](#)

[4.](#) Voir aussi l'édition de Gilbert Pestureau au Livre de Poche, 2008.

[5.](#) [Voir la note 21 de l'Avant-propos.](#)

Discours à l'adresse des Terrestres

Découvert dans le numéro de février 1954 de la revue La Parisienne, ce texte inédit du vivant de Boris Vian et manifestement inachevé pourrait faire office de « profession de foi » pour un Traité de civisme en gestation. Proposant en toute immodestie une « re-crédation du monde », le narrateur-démiurge envisage au préalable de proposer un état des lieux de l'espèce humaine, avec une approche plus technique qu'historique ou politique.

En 1958, Boris Vian use de la même approche littéraire pour aborder la perspective de « Paris, le 15 décembre 1999... » dans une chronique publiée dans Actualité littéraire¹. Grand amateur depuis sa prime jeunesse d'une science-fiction qu'il a contribué à faire connaître, il aime à se placer, tel l'écrivain face à ses personnages, en maître d'œuvre tout-puissant, grand ordonnateur de la cité.

Chaque fois qu'un écrivain qui se pique de littérature se mêle de parler politique, c'est pour dire des âneries ; les plus grands n'échappant pas à la règle, c'est sans la moindre hésitation que nous allons, selon les méthodes qui nous sont chères, plonger d'un trait fulgurant dans l'onde trouble du débat, pour arriver à la racine des choses, laquelle prend son pied dans l'eau, chacun le sait. Coup double, on risquera de nous confondre avec les plus grands en question.

Et d'abord, donnons la raison qui nous a jusqu'ici tenu loin de la politique. Elle est nette, et simple : c'est la paresse.

Car l'envergure de notre pensée est telle que si nous nous emparons de ce problème, ce n'est pas pour nous perdre en charges puériles contre des individus qui n'ont d'autre vertu que celle d'être nos contemporains.

Nous ne saurions nous accommoder de rien moins que d'une proposition de re-crédation d'un monde, ou plus exactement de réorganisation du monde à partir des éléments affreux et disparates que tous les pauvres crétiens qui nous ont précédé ont accumulé sur une surface convexe, rétrécie de jour en jour et c'est bien leur faute.

Nous ne saurions nous satisfaire d'un rôle inférieur à celui d'un démiurge. Rôle fatigant, d'où notre réticence à l'assumer jusqu'ici. Rôle inutile, car le démiurge le plus éternel ne vit guère au-delà de cent ans, et les monstres sont là derrière pour ressusciter le chaos. Rôle glorieux, pourtant, entre tous, la gloire se mesurant justement à l'inutilité, la preuve en étant que les plus inutiles, les militaires, sont aussi les plus glorieux. Mais nous entendons bien les dépasser.

Ceci dit, mettons-nous au travail. De quoi disposons-nous ? D'un globe, dit terrestre, de quelques milliers de kilomètres de tour (nous passerons plus tard aux calculs précis). D'une atmosphère encore assez épaisse. De quelques astres divers, planètes ou soleils, malhabilement disposés à l'entour. (Là encore, il y aurait à revoir, mais nous aborderons la remise en état de notre galaxie dans une étude ultérieure, la présente ne pouvant compter moins de sept cents pages in-quarto et ne constituant que le résumé d'une introduction à la discussion du problème.)

Enfin, de l'ensemble des individus, humains, animaux ou végétaux – le minéral faisant, dans une certaine mesure, bande à part – répartis dans une triste confusion sur cette planète, dite « La Terre ».

Et, comme font les bons esprits, avant que de rectifier, nous allons nous efforcer d'analyser la confusion en question. Non pas d'analyser des faits – car ces faits sont la matérialisation de courants abstraits, et sur l'abstrait seul on peut raisonner posément – mais de dégager les sens des dits courants, dont la qualité première est d'être pratiquement invariables, encore que fort touffus, pour laquelle raison on les nomme des tendances, car on conçoit que seule une tendance peut être fixe, le

but, au contraire, étant susceptible de se trouver à n'importe quelle distance selon le point de départ où s'applique la tendance.

Il va de soi qu'il s'agit de la tendance ou des tendances de l'homme, celui-ci, normalement, se posant comme centre de l'univers, avec juste raison puisque personne ne l'empêche de le faire, jusqu'ici.

Or, l'homme (et la femme, naturellement) a ceci de particulier que ses tendances se répartissent selon une loi simple, tout à la fois bifocale et centrifuge. Que l'on ne cherche ici nulle allusion à quelque théorie de l'expansion de l'univers ; il se trouve que la loi d'expansion des désirs de l'homme est ellipsoïdale et non sphérique – c'est un hasard pur et simple, de même que nous n'avons qu'une rate.

1. [Voir la note 2 du chapitre Les plans.](#)

Haro sur les gâcheurs

Cette chronique, inédite du vivant de Boris Vian, a longtemps été datée de 1954 et rattachée aux écrits destinés à la revue La Parisienne, eu égard à la thématique abordée (l'antiparlementarisme) et au ton employé. Cependant, il est hautement probable que ce texte soit antérieur. En effet, Boris Vian mentionne notamment l'explosion de la banque Worms, un fait divers datant du 6 septembre 1951 dont il se sert pour conseiller aux plastiqueurs de ladite de s'attaquer plutôt à l'Assemblée. Ses membres y sont présentés comme de « malfaisants insectes » dont l'extermination serait facilitée par le fait qu'ils se réunissent toujours en un même lieu (La Java des bombes atomiques n'est pas loin).

S'il est difficile de déterminer la destination finale de ce texte, on y retrouve une approche et un style qui se rattachent directement aux écrits de Boris Vian liés à son Traité de civisme.

C'est avec une surprise nuancée de désolation que l'on constate, en ces temps de pénurie, le fâcheux usage, fait par ses possesseurs, d'une matière pourtant précieuse et rare. Qu'il s'agisse en effet du plastic, pour l'appeler par son nom vulgaire, ou de la dynamite-gomme, laquelle n'est point, précisons-nous, un amuse-badigoince du type wrigley, la manière dont on emploie actuellement un produit commode aux mille possibilités constitue plus qu'un déficit au bon sens et aux principes d'économie de millions de citoyens : comment, devant une telle aberration, ne pas crier au scandale ?

Quelles sont, en effet, les institutions visées par cette bande, dont on ne sait rien sinon qu'elle semble, pour une fois, organisée avec une apparence d'efficacité ? Des librairies, et des banques ! Et connaît-on d'édifice plus anonyme et moins significatif qu'une banque ? Connaît-on magasin plus inoffensif qu'une librairie ? Un livre, voilà bien une marchandise sans conséquence. Un livre ne se gâte pas, il ne sent généralement rien, il n'est pas contagieux, ne boit ni ne mange (s'il est mangé parfois par les souris.) Pas besoin de frigidaire pour le conserver ; et quelle utilité souvent ! Le livre n'est pas dangereux : il attend ; c'est d'ailleurs sa mission. Le lecteur, lui, peut l'être certes ; et c'est un des rêves depuis longtemps dorlotés par le signataire de ces lignes que de rendre un jour obligatoire la protection du livre contre tout risque de lecture, tâche à laquelle s'emploient déjà diligemment les écrivains eux-mêmes. Comme la librairie, la banque est généralement propre, et, comme le livre, l'argent mis en piles ne présente de lui-même aucun caractère de nocivité.

Alors ? Comment les plaisantins qui nous réveillent la nuit comptent-ils justifier leurs gamineries de mauvais goût ? Prétendent-ils nettoyer de la sorte le garage d'Augias dans lequel nous sommes embouteillés ? Nous ne pouvons le croire ; il doit s'agir de débutants. Plutôt que de décourager leur bonne volonté, tentons de les éclairer. Allons, mes enfants, un peu de sérieux, l'heure est à l'union de tous les français. Il y a mieux à faire que de démolir la banque Worms, fût-elle très laide.

Il existe, en effet à Paris un bâtiment déjà ancien dont l'insalubrité, manifeste depuis des années, n'a fait que croître en flèche ces derniers temps. Été comme hiver s'y entassent six cents représentants d'une espèce connue, depuis près de deux siècles, des naturalistes et dont le parasitisme le plus agressif constitue le mode normal d'existence. Des différences assez minimes permettent aux spécialistes de les diviser en quelque sous-groupes, identiques cependant quant à la structure profonde. Tous exercent en commun une activité néfaste qui se traduit notamment par une prodigieuse consommation de papier journal (qu'ils rendent inutilisable en l'appelant « Officiel ») et un usage si intensif des mots les plus spectaculaires et les plus odorants de la

langue française que l'on risque d'aboutir sous peu à une dévaluation sans remède de ces inestimables joyaux folkloriques. Aveugles de naissance, ces malfaisants insectes paraissent, grâces en soient rendues à la Providence, avoir toujours à cœur de se grouper en un lieu unique. Ceci devrait semble-t-il, rendre leur extermination aisée. Car – et voici où nous voulions en venir – il est possible de les détruire, grâce à de puissants insecticides dont le plastic est justement l'un des plus commodes.

Tel est donc le problème : il y a des gens qui disposent actuellement de plastic en quantités importantes ; on parle de kilogrammes ; il n'en faudrait guère plus pour interrompre immédiatement les lubriques ébats des bestioles déchaînées. Or, loin de consacrer l'irremplaçable panacée à la tâche la plus urgente de l'heure, on démolit de belles banques en bonne pierre de taille que l'on convertirait à peu de frais en logements sains et l'on disperse aux quatre vents d'honnêtes livres de propagande que personne n'aurait jamais lus. Répétons-le vigoureusement, il est temps que de tels abus prennent fin : aux gâcheurs du plastic, un dernier avis amical : ne fatiguez pas plus longtemps l'opinion. Elle est pleine de bienveillance à votre égard, mais, de grâce, un peu de bon sens. Messieurs les saboteurs ; le public attend autre chose de vous.

OceanofPDF.com

Le prix d'un parlementaire

Cette chronique est la deuxième que Boris Vian publie dans la revue La Parisienne, en mai 1953, après un premier texte sur le jazz. Boris Vian fait partie des quelques jeunes plumes d'une revue marquée à droite mais soucieuse d'ouvrir ses pages à une nouvelle génération d'auteurs moins politisés. Jouant sur l'ambivalence du terme « vendu », il donne à lire une charge des plus virulentes, quoique non dénuée d'humour, contre les députés. Poussant le raisonnement jusqu'à l'absurde, il suggère l'éradication des parlementaires pour s'assurer de leur rachat.

Les parlementaires, tout comme les militaires, comptent parmi les « bêtes noires » de Boris Vian, et nul doute que le Traité de civisme, une fois abouti, aurait compté un chapitre sur le sujet.

Le vocable « parlementaire » dérive, on le sait, du vieux français « parler menteur », et sa signification va donc de soi. On a dit d'abord : « Untel a un parler menteur », et le contenant s'est réduit peu à peu au contenu. Parler-menteur a donné parlementaire à la suite d'une de ces inversions sonores baptisées astucieusement « phonobranlettes » par le célèbre linguiste canadien Frédéric Laframboise, qui fit dériver cette dénomination de la « chaise à la branlette », le fauteuil à bascule des Canadiens.

Un problème que l'on se pose parfois, c'est la valeur d'un parlementaire ; on dit en effet couramment : « Untel est à vendre » ou « Untel est vendu », mais on omet de préciser le prix. Est-il possible, à partir des quelques éléments dont nous disposons, de fixer un barème

approximatif qui permette à l'usager de s'y retrouver ? Le vague qui règne est bien gênant, et l'étranger, le touriste que nous essayons d'attirer sur notre territoire peuvent avoir envie d'emporter chez eux un souvenir autre la Tour Eiffel. La Chambre des Députés est en passe de devenir, hors de nos frontières, aussi prisée que notre premier monument d'exportation : pourquoi n'en pas profiter et ne pas céder quelques-uns de ses pensionnaires ? On en retrouvera toujours assez ; en outre, les éventuels acheteurs s'en laisseront vite et nous les réexpédieront pour rien.

Belle occasion de monter un fructueux petit commerce.

On signale dans la jurisprudence récente une évaluation intéressante mais elle ne laisse pas que de nous plonger dans l'inquiétude : le jury des assises n'a-t-il pas récemment acquitté la femme de je ne sais quel fort en gueule d'Orléans ? Chevalier, je crois ? Qu'elle avait occis. On s'est, à l'occasion, répandu sur les vertus de la victime, présentée pourtant par les journaux comme un mufle de belle grandeur – est-ce que les juges sont intelligents, je n'en sais rien, toujours est-il qu'ils ont attribué à la peau du personnage, par leur décision, une valeur rigoureusement nulle. Peut-être ont-ils exagéré ? Ou auraient-ils tenu compte de ce que, mort, il n'était plus cessible qu'une fois ?

Arrêtons-nous sur cette remarque ; elle est caractéristique ! Il est excessivement remarquable que le fait d'être déjà vendu n'empêche jamais le parlementaire vivant d'être encore à vendre. C'est un des rares cas commerciaux de cessibilité permanente et quoi que l'on croie, il ne s'ensuit pas pourtant que l'acheteur dispose d'un droit seulement symbolique sur l'acheté, car il le tient, dans une certaine mesure, sous sa coupe, et se fait rendre des services. Citons aussi les places (théâtre, cinéma, autobus). À la réflexion, le cas n'est pas tellement rare. Il est même très général, mais il est trop tard pour rectifier. Il faudrait introduire une notion supplémentaire : le parlementaire est doué de cessibilité continue et les places, taxi, etc., discontinue. La vente d'un parlementaire est, on le voit, une opération financière complexe et met en jeu tout un code plus ou moins occulte assez ridiculement tenu secret par les intéressés bien que l'homme de la rue en connaisse les moindres détails.

Il est assez symbolique que la seule évaluation récente de la valeur du parlementaire provienne de la justice : quel arbitre mieux placé en l'occurrence qu'un juge, invendable par définition puisqu'il n'existe pas, à notre connaissance, de monnaie divisionnaire assez petite pour qu'on puisse l'acheter sans y perdre (il y a bien l'agent, mais l'agent ne se laisse pas faire et peut-être au fond vaut-il mieux garder ses onze agents que de les échanger contre ce seul juge). Mais le temps n'est pas de philosopher ; il nous faut éclairer le lecteur, que l'on gruge assez souvent pour lui fournir, en compensation, un conseil utile ; quel prix devez-vous donc mettre à votre parlementaire ?

Éliminons d'emblée cette idée que l'on a intérêt à acheter le parlementaire selon le procédé de la location-vente, ou à crédit. En réalité, dans ces conditions, le parlementaire ne vous appartient jamais. Le procédé est astucieux : un individu, non encore parlementaire, se présente à vous et vous propose, *pour rien*, car il est rusé, de l'élire. L'ayant élu vous seriez en droit de vous dire que c'est *votre* parlementaire ; or, il vous prouve immédiatement le contraire en faisant voter quelques surtaxes progressives qui, sous couvert de l'acheter définitivement, vous ruinent et n'aboutissent à rien puisque – attention, là est l'astuce – il s'arrange toujours, par le moyen du *déficit*, pour faire annuler la vente, et, miracle de la combine, c'est vous qui vous trouvez en faillite. Le jeu est joli. Il lasse, cependant ; mais le parlementaire a plus d'un tour dans son sac et a su entourer de la menace de châtiments si sévères toute propagande en faveur d'une grève de l'impôt (qui ruinerait immédiatement ses machiavéliques combinaisons) que le client se trouve (ou croit se trouver) assez désarmé. À notre avis, il n'y a en réalité de la part du client qu'un peu de paresse, d'inertie, qui ne saurait tarder à passer, nous étudions à cet effet les nouvelles méthodes et feront part au lecteur de nos solutions.

Le vrai moyen d'acheter un parlementaire, c'est la méthode directe. Et à ceux qui nous demandent : faut-il l'acheter sur pied ou abattu, nous répondons : choisissez la seconde solution. Ne nous laissons pas, ce faisant, leurrer par la décision Chevalier : il s'y manifestait un sentiment d'envie de la part des robins, un désir de ramener à leur propre valeur quelque chose d'un peu plus précieux tout de même.

Chevalier abattu valait encore cher. Fixons des chiffres : personnellement nous considérons comme assez bon marché tout parlementaire mort qui nous sera offert pour une somme de un à cinq millions selon grosseur. Cela peut paraître dispendieux. En réalité, un calcul du niveau de l'école primaire vous met immédiatement à même de vous apercevoir que, vivant, c'est encore plus ruineux.

OceanofPDF.com

Le problème du colon

Boris Vian reprend la recette de son texte précédent, « Le prix d'un parlementaire¹ », en jouant cette fois sur l'homophonie des termes « colon » et « côlon ». Cette chronique, également destinée à La Parisienne et écrite au printemps 1953, ne sera finalement pas publiée dans la revue. La raison en est peut-être purement éditoriale (car un texte de Boris Vian sur la science-fiction paraîtra en novembre de la même année), mais il est possible que l'écrivain ait une nouvelle fois été victime de son insolence, à une époque où la guerre d'Indochine faisait rage. Sous couvert d'humour, Boris Vian donne en effet à lire un point de vue sans appel contre la colonisation, en écorchant au passage non seulement les militaires (un sujet qu'il avait envisagé de développer dans son Traité), mais encore la police et ses pratiques de torture, thèmes qu'il finira par aborder l'année suivante avec des chansons comme Le Déserteur ou Le Politique.

Tout comme celui du prix d'un parlementaire, que nous avons tenté d'éclairer, ici même², le problème du colon traîne dans l'atmosphère vaporeuse comme la queue d'un singe pêcheur dans le Gange. De la sorte, il serait bien extraordinaire que l'on me vît hésiter à le traiter : nous autres écrivains engagés qui n'avons aucun scrupule à noyauter les équipes de droite (?), qui n'avons assumé d'autre mission que celle, courageuse, d'éclairer nos semblables, et qui joignons à de grandes vertus démocratiques une connaissance extrêmement creuse de toutes les questions quelles qu'elles soient (et quelles qu'elles doivent être par la suite, ou « devenir », comme on dit) – où en étais-je

– nous autres, dis-je, pensons que le sujet de la présente étude ne rompra pas l’harmonie d’une œuvre entièrement vouée à la glorification de la sagesse, et comme il n’est rien de plus agréable que de dire aux gens qu’on aime qu’on les aime, si ce n’est de dire aux gens qu’on n’aime pas que l’on ne les aime pas, je vais sans plus tarder, vous faire un aveu affreux qui risque d’ébranler pour au moins des siècles les fascistes fondements de *la Parisienne* ; je vais aujourd’hui même vous exposer ce qu’il est séant de penser du colon.

En anatomie courante, le côlon est une partie de l’intestin où se rassemblent, avant leur expulsion, les déchets de la digestion. Ici, par une espèce de synecdoque, c’est le colon, sans accent circonflexe, qui se prépare à jouer le rôle de déchet³. Il y a là dedans quelque chose d’assez prophétique : cet « avant leur expulsion » devrait éclairer toutes les cloques, basses ou Haute, qui continuent de digérer, de l’Indochine à la Tunisie. Notre colon à nous s’efforce, préalablement à son départ, d’accumuler le plus de matières nutritives possible : en ce sens, son fonctionnement se rapprocherait plutôt de celui de l’intestin grêle – néanmoins on voit que tout ça se passe au niveau de l’abdomen et non point à celui du cerveau. Notre colon a réussi par un beau tour de force évolutif (y a-t-il mutation *vraie* ? je ne sais, mais je pose la question à Jean Rostand) à assimiler parfaitement la piastre et d’autres nourritures de papier indigestes pour l’homme normal. Il s’en est même engraissé ; et l’espèce dite du dièteisme, une sorte de ver bouffeur qui vit en rémora avec le colon, aurait, selon certaines feuilles malveillantes, acquis un embonpoint particulièrement remarquable. Nous n’avons pas prolongé outre mesure les investigations anatomiques : sous le scalpel, le colon exsude un jus véritablement répugnant, qui lève le cœur ; cependant on peut noter encore, physiologiquement parlant, que le colon ne se développe bien que dans un environnement qui, lui, dépérit. Au vrai, il nous semblerait même que ce soit la présence du colon qui provoque ce dépérissement : on remarquera, au voisinage des entassements de colons, l’existence, notamment en Afrique du Nord, de zones dites bidonvilles, établies – mais en moins cher – sur le modèle des camps de concentration et dans lesquelles on réalise mécaniquement une remise à zéro de

l'« indigène », matière première réelle de la vie du colon, et sur laquelle nous croyons, pour que notre conglobation⁴ se mue en synathroïsme⁵, que le temps est venu de nous étendre un peu. Car si le colon se satisfait de nourritures aussi éloignées en apparence que la piastra et l'indigène, c'est que selon un processus admirablement mis en lumière par quelques chercheurs sagaces, il réalise au préalable le tour de force de *convertir* l'indigène en piastres ou même en « francs » qui sont une autre espèce de papier dont il est friand. Là, nous avouons nous sentir un peu dépassés pour l'analyse précise de la méthode : il est des profondeurs auxquelles le colon seul peut atteindre, et c'est là que ça se passe ; pourtant, l'énumération de quelques-uns des accessoires employés par le colon pour cette étrange alchimie ne manquera pas de vous ouvrir quelques lumières. Le colon isolé, jadis, se satisfaisait assez de la chicote, au besoin du revolver ; cependant, il s'est assez vite rendu compte que ce second instrument, un genre de poinçonneuse extra-rapide, laissait l'indigène en mauvais état, et ne l'emploie plus que par plaisir, en dehors du travail de la digestion : l'exemple le plus récent d'utilisation massive de ces instruments, et d'autres de modèles extrapolés, que l'on nomme fusils ou canons, fut observé à Madagascar, avec un rendement, paraît-il, excellent. Le plus utilisé cependant des outils coloniaux est la police ; c'est un conglomerat de choses vivantes du genre « fripouilles »⁶ condamnés par leur idiosyncrasie à ne jamais s'attaquer qu'aux êtres humains désarmés, et, de préférence, affaiblis ou attachés : on conçoit que toute l'action de la police, étant donné ce caractère, vise à réaliser, comme le colon, parmi les indigènes, sans armes, mais souvent nerveux et râleurs, un état d'insuffisance permanente qui les lui livre sans défense. L'action policière qui complète ainsi celle du colon, est presque toujours taylorisée : la division du travail se pratique en bon ordre et, selon le procédé de la chaîne, on fait d'ordinaire circuler l'indigène au long d'une file double de gueules-de-vache dont chacune exécute un geste précis ; les chaînes assez longues amènent la mort de l'indigène ; dans le cas contraire on le réserve, encore vivant, à l'intention d'une variété de « fripouilles » moins abondantes, celle des « inspecteurs » qui sont en quelque sorte le bureau d'études du passage à tabac ; on

leur doit d'intéressantes innovations comme l'empalage au manche de balai, l'électrocution sur secteur, l'asphyxie en plusieurs temps, sèche ou aqueuse, voire la castration simple ou la banale partie de chaussettes à clous. Chargé des public-relations, le « commissaire » spécialiste de l'euphémisme et de l'apodioxisme, auxquels il mêle volontiers le diasyrme et l'anthypophore⁷, évoque l'activité de ses subordonnés en des comptes rendus pleins de modération d'où il appert que les accidents ou maladies subites sont infiniment fréquents dans les locaux de la police, faute de crédits pour les désinfecter⁸. Sur quoi l'on en vote, et l'on fait suer le burnous pour payer.

Ainsi, physiologiquement, la vie du colon est une symbiose complexe. Il s'y ajoute un parasitisme supplémentaire, celui du « militaire », variété d'homme amoindri par le procédé de l'« uniforme » qui est une préparation à l'uniformité totale du cercueil. L'uniforme, espèce de cible en forme d'individu, se met volontiers au service de la police, qu'il double fréquemment, ou du colon, à qui il ne coûte pas cher, ses frais d'entretien étant généralement supportés par l'indigène. Il nous resterait maintenant pour être complets, à examiner tout au moins sommairement la sociologie du colon, que nous avons effleurée déjà par places ; elle s'exprimera plus simplement par quelques aperçus sur sa mentalité dont on déduira son comportement en groupe.

Poussé à bout, un vieux colonial⁹ ne manque jamais de s'exclamer : « Enfin, monsieur, nous leur avons apporté la civilisation à ces gens-là ! » Sur quoi un titi se lève dans l'assistance et s'écrie d'une belle voix de contralto : « Si vous leur avez apporté la civilisation, faudrait peut-être les traiter comme des gens civilisés. » Et le colon, superbe, répond d'une voix ample : « Il n'y a rien à faire avec ces brutes ! »

On le voit, ma metabase est subtile. Que veut dire par sa première proposition le vieux colonial ? Et pourquoi enchaîne-t-il de la sorte ? Il y a, dans tout ce qui concerne le colonialisme, une curieuse réversion du sens des mots, laquelle s'exprimera le mieux par cette couverture du supplément illustré du *Petit journal* parue vers 1900. On y voit, sous une tente, un beau militaire tout blanc brûler la cervelle à un

indigène désarmé et d'allure inoffensive, et la légende porte : *Trait d'héroïsme du général Gallieni à Madagascar*.

Ceci éclaire d'un jour singulier tout le problème : le monde du colonial est un monde inversé, où l'héroïsme, c'est la boucherie, où la légalité, c'est son caprice, où la justice, c'est la raille, où le citoyen qualifié n'est pas le premier occupant, mais l'intrus, et où le résistant prend le nom de terroriste. Le cerveau du colonial est-il le négatif du cerveau de l'homme normal ? et compte-t-il sur le soleil pour le développer ? Encore une erreur funeste – on ne les compte plus.

L'ennui du colon, c'est l'indigène (sans qui il est pourtant absolument désemparé). L'ennui de l'indigène, c'est le colon. La solution consisterait, semble-t-il, à les séparer. Une séparation peut se faire de diverses façons : on va bientôt avoir un exemple de séparation nette en Indochine où le colon, purement et simplement, s'en retournera d'où il vient ; les Mau-Mau utilisent l'astuce de la précipitation, ou transformation de l'un des composants du mélange en résidu insoluble dit aussi cadavre. Pour ce faire, ils se sont bornés, confiants (pour cause) dans l'efficacité, des méthodes qui leur furent appliquées, à proclamer l'ouverture de la chasse avant la date prévue. Cela semble commencer à fonctionner à la satisfaction générale. La Tunisie, l'Algérie, le Maroc étudient actuellement le problème. Qu'ils soient assurés de notre sympathie : on mesurera l'abnégation de cet encouragement si l'on réfléchit que les colons qui seront expulsés de là-bas risquent de nous retomber sur le dos et qu'il est assez peu alléchant d'envisager l'arrivée de ces gens moralement ignobles, mentalement arriérés, imbus de leur supériorité imaginaire et complètement dépourvus de logique. Mais quoi, après tout, nous n'avons rien fait contre alors que ça nous dégoûte – il sera donc juste que nous subissions un petit quelque chose, bien peu au regard de ce que subissent là-bas tant d'honnêtes bougres.

On peut, naturellement, évoquer une solution de compromis ; on me parlera de situation de fait, de nécessités inéluctables, d'intérêts en jeu et autres tartes à la crème. Revenons un peu aux sources, je vous prie : qu'est-ce que nous (je dis nous, mais c'est nos arrière-grand-dabuches) avons été faire aux colonies ? Les colonies elles-mêmes, me répond-

on. Eh bien si c'était pour ça, il aurait mieux valu rester chez soi ! Conçoit-on l'absurde d'une telle situation ? Se rendre là-bas à seule fin que ce là-bas existe et se pose en problème ? C'est de la manie, ma parole ! À bien creuser, il est possible que la question soit du même ordre que celle qui taquine depuis tantôt vingt-cinq siècles les mathématiciens : le monde mathématique est-il un existant que l'on découvre ou n'existe-t-il qu'à mesure qu'il est découvert ? Est-ce un domaine que l'on explore ou un parapluie que l'on ouvre (comparaison inexacte, mais si ravissante que vous serez certes heureux de la trouver ici) ? Bref, y aurait-il des colonies sans les coloniaux ? Répondons hardiment oui et non ; car des colonies sans colons ne seraient pas des colonies, mais nul ne niera que sans Bugeaud, l'Algérie s'étendrait quand même au sud de la Méditerranée. Du moins je le crois. Après tout, je n'en sais rien. Je me suis bien avancé aujourd'hui ; d'habitude, je suis si mesuré dans le fond comme dans la forme... et si *Maroc Demain* me suspend mon abonnement, hein ? avec quoi j'allumerai le feu cet hiver ? Le voilà, le premier problème colonial. Et le second, c'est l'ennui.

Le colonial, être inférieur, a conscience néanmoins de son infériorité, ce qui lui flanque un vigoureux complexe, et il a le cafard parce qu'il est trop bête pour se faire rire, alors il se distrait en faisant des tas d'enfants, le problème de l'espace vital s'enfle et s'étend, les enfants pauvres sont obligés d'aller chercher fortune aux colonies, et ça recommence, et ça continue, le soleil luit sur la ville et sur les champs, mais pas pour tout le monde parce qu'il y en a plein en prison, heureusement pour eux, comme ça ils ne liront pas les revues actuelles, qui manquent vraiment par trop de tenue littéraire et font preuve d'un dangereux esprit réactionnaire fort insalubre pour le prisonnier moyen. Ainsi soit-il.

1. [Voir p. 65.](#)

2. Dans le numéro 5. Je précise parce que tout de même, il y a des invendus, vous savez, si jamais vous vouliez vous le procurer, c'est pas tellement cher. [Note de B. V.]

3. Une synecdoque, ou une métonymie, ne me poussez pas trop là-dessus, c'est déjà beau de le dire, et ne me gênez pas mon épitase. [Note de B. V.]

4. Figure de style qui consiste en une énumération de termes semblables pour défendre une idée.

5. Figure de rhétorique accumulant des termes différents.

6. On se rappelle qu'il s'agit de la plante, voisine de la citrouille, nommée en langue vulgaire « flicarde infecte », ou « gueule-de-vache » à quoi on voit qu'elle se rapproche aussi de la famille des gueules-de-loup. [Note de B. V.]

7. Terme de rhétorique ancienne. Figure qui consiste à répondre à une objection qu'on se fait à soi-même (*Le Littré*).

8. Que l'on se garde de croire que la police est l'apanage du colonial ; loin de là ; la « métropole » (c'est une réunion de gens un peu demeurés souvent imbus de fort vieilles idées jamais mises en pratique dans la réalité) en profite aussi ; mais cela se voit moins, car pour occuper une partie de la police et l'abrutir, le métropolitain a imaginé l'automobile ; mais ceci est une autre histoire. [Note de B. V.]

9. Je suis extrêmement renseigné sur la mentalité des vieux coloniaux. Je reçois gratis depuis un an (quelle vache m'a joué ce tour ?) un torchon-cul nommé *Maroc Demain* où abonde le très très vieux colonial comme Robert Perrier... vous vous souvenez ? [Note de B. V.]

OceanofPDF.com

Réflexions et Aphorismes¹

SOCIÉTÉ

L'homme peut tout ce qu'il veut, en gros.

On a les besoins que l'on peut.

La douleur mentale (morale) n'existe pas chez l'homme ou l'animal seul. C'est un cadeau de la société.

Il n'y a pas « la population du globe ». Il y a 2 milliards 500 897 603 individus... et au fond, on peut s'en occuper individuellement. Ce n'est pas un très grand nombre.

L'histoire n'existe pas et par conséquent peut être modifiée à volonté. Inutile de l'appuyer sur des arguments quand on peut vous opposer les autres – car tout ceci est écrit ou peut l'être. L'histoire n'est qu'un choix fait entre les événements historiques, par un historien. C'est dire qu'il y en a tant !... L'histoire réelle, c'est l'ensemble des actes de l'ensemble de la population de la terre depuis que l'on peut parler de population de la terre...

On peut parler de réaction des foules – voir mon théorème général sur les systèmes à un certain degré de complication : dans tout système d'une instabilité comparable à celle de l'homme et dont la stabilité (la régulation) à un instant est conditionnée par des tropismes ou réflexes se manifeste un ensemble de phénomènes analogues à la vie caractérisée notamment par l'existence d'une pensée ou d'un instinct tel qu'il s'efforce de prolonger cette instabilité et qui se modifie corrélativement aux modifications du milieu nutritif environnant. (*Tout système de ce genre tend à devenir autotrophe et autoreproducteur*).

L'acte d'urgence est l'unification du monde, subordonnée à l'existence d'un langage international – mais ceux là même qui disposent d'une tribune qui leur permet de s'exprimer gagnent leur vie avec leur langue et ne sauraient par conséquent qu'être hostiles à cette unification – les joujoux comme le breton, le basque, et l'hébreu² sont des joujoux dangereux lorsqu'ils aboutissent aux mouvements autonomistes. En ce sens l'acte d'urgence de l'Unesco est l'obligation de reléguer au rang de seconde langue toute langue nationale au profit d'une unique ; peu importe ce qu'elle sera ; l'anglais paraît commode à condition d'en réformer certains caractères orthographiques – tout homme digne de ce nom doit être prêt à abandonner sa langue propre pour la langue choisie, en dernier ressort par un organisme compétent (?) ou même quelconque.

Attention aux mots (toi aussi). Allez aux choses derrière – aux 2 500 000 000 d'individus c'est quand même un nombre *fini*.

Il ressort bien que aucun ne se met à l'échelle de la terre.

En fait il ne faut pas constater la société – il faut la prévoir. Du planisme, oui mais du planisme en progression géométrique puisqu'il semble prouvé que le machinisme et la production peuvent s'accroître beaucoup plus vite que la population.

Solution : une individualisation (cf. counsellors, tentative embryonnaire). But *supérieur* : La connaissance de l'univers (cf. Einstein).

Il va de soi que les seules études que l'on devrait aborder sont celles de biologie végétale.

Admettre principe de *l'intérêt de la curiosité*, base de l'évolution.

La mesure du degré de sensibilité à l'agression répétée peut donner une mesure absolue de l'« épaisseur du cuir mental » de l'homme c'est-à-dire au fond de son intercorrélacion nerveuse.

but = utilisation au maximum des éléments organiques de l'homme – développement total – la vie = activité des divers éléments de l'homme (sens, muscles, etc.) se suffit alors à elle-même.

Le *but* c'est la phase *homo sapientior*, superior³.

On est toujours beau pour quelqu'un et on a d'autant plus de chance de le rencontrer que ce quelqu'un est plus nombreux.

Il n'importe pas de faire une sociologie de reflet historique – mais une sociologie de *proposition* – *anticipée* ou *individuelle* ainsi le christianisme a réussi malgré qu'il ne reflétât point une époque.

On ne fait progresser une science que par une hypothèse, est-ce une intuition ?

non c'est une expérience *personnelle* parce que tout est dans l'air et d'une certaine façon on peut reconstituer un diplodocus avec un fémur – et on peut reconstituer la sociologie actuelle avec un article des

Temps Modernes et un numéro du
*Chasseur français*⁴.

Et pourquoi ?

On aboutit à ce résultat en apparence paradoxal : dans une société *individualiste* à partir du moment où les besoins de chaque individu sont satisfaits, il règne une totale *communauté* de pensée et d'intérêts.

Quant à moi je ne pourrai pas respirer ni dormir tranquille tant que je saurai qu'il y a aux papeteries de la Seine des dégrasseurs de chaudières, arabes, dont la vie ne vaut pas celle d'un bœuf.

Je veux faire une nouvelle doctrine – qu'est-ce qu'il y a dans une doctrine ? Les valeurs de base ? voir ça.

Je ne puis tolérer que souffre mon voisin – qui le meurtrit me blesse tout de même.

Dieu c'est moi. (démonstration)

Il ne peut prouver le contraire – Le prouvera-t-il par ma mort ? Non puisqu'elle prouvera au contraire qu'il est mortel, argument de plus pour que ce soit vrai.

Un cadavre, c'est la chose la plus sale,

Refuser le droit à la saleté.

Une chose vivante est extrêmement jolie (il est anormal de punir la faute d'un homme en le supprimant, alors qu'il représente un potentiel, donc une récupérabilité) et certes si j'éprouve un sentiment de satisfaction à me répéter que ma pensée vaut bien celle des autres, cette réflexion même ne laisse pas de la remettre à sa place, celle de tout écrit, dérisoire.

Ce n'est pas la souffrance de l'enfant qui...⁵

Si ! espèce de brute ! rien ne la justifierait.

Une machine ne peut pas être méchante ?

Toute conscience veut la mort de l'autre ? Il n'y a tout de même pas *que* les relations avec les hommes, les consciences. Il y a aussi les relations avec les objets. Le fait même d'écrire une pensée abstraite de cet ordre se traduit en fin de compte par un acte concret, l'écriture.

Chercher la raison de ce qui est peut présenter un intérêt pour le chercheur lui-même mais le mathématicien s'inquiète peu de l'origine du problème : il lui importe surtout de le résoudre.

Ce qui nous importe n'est pas l'histoire mais l'état actuel – ou ce que nous en savons.

Avez-vous remarqué qu'on dit rendre la justice ? Ils l'ont donc prise ?

Alors on nous fait juger par des voleurs ?

certains essaient d'écrire ce qui diffère le plus de ce qu'ils connaissent.

Ce qui rend l'homme heureux ou malheureux, c'est selon que l'éducation, les circonstances et l'entourage favorisent l'équilibre ou le déséquilibre de ses désirs.

Identité intérieure des éléments d'habitation (non formelle, mais de confort et d'agrément) permet que reste → jardin mondial.

La révolution se fait par en bas mais elle vient d'en haut.

La société étant infiniment plus exploitable que l'individu, en fin de compte (exemple des abeilles/parallèle abeilles solitaires à qui on fout la paix et abeilles ruches à qui on fauche le miel) et ceci parce que la société, rassemblement d'individus, dispose de plus de moyens de *production* (et l'on n'*exploite* qu'en prélevant des produits, ou en distrayant du travail de son auteur) le seul moyen de n'être pas *du tout* exploité (ce qui est évidemment un idéal rarement accessible) est de tenter de conserver le statut d'individu (non A). Un groupe d'individus et une société sont deux choses très différentes. Il doit y avoir une société type (correspondant au climat, à l'environnement, etc.), pour chaque lieu, qui comportera un nombre d'individus juste nécessaire et suffisant étant donné un certain idéal

matériel de référence. Son équilibre apparaît évidemment impossible. D'où l'idéal final de référence : individus isolés munis *chacun de tout* ce que nécessitent ses besoins. Il va de soi que « besoin » doit subir une censure morale.

Nécessité de s'exprimer avec des mots vagues. Il vaut mieux plusieurs mots dits vagues qu'un mot précis et non compris ; car il s'agit d'activer un *réseau* et non une cellule de compréhension isolée. Et peu importe que le feu prenne à un nœud ou un autre du réseau s'il est mis en branle, car ça se propage à tout le réseau.

Mais le bien-être et le bonheur *des autres*⁶ ?

Question essentielle que se posent les jeunes et d'autres : celle de l'attitude qu'il faut avoir « dans la vie » (alors qu'on n'est pas dedans) ; la vraie question c'est « quelle vie faut-il se faire ».

Il paraît que la France comporte un grand nombre de commerçants. Au risque de me faire mal voir, je me permet aujourd'hui de déclarer à ces commerçants que je les trouve d'une idiotie sans bornes. Quel est leur but ? Vendre des choses aux gens. Et ces choses, où veulent-ils que les gens les mettent ? Du marchand d'automobiles au marchand de frigidaire, la politique active de tout marchand devrait être de favoriser l'expansion de l'espace vital de tout individu. Mais ne nous égarons pas déjà.

**Plus d'inégalité de jours en jours.
Car moins entre Louis 14 ou Galilée
et le paysan 1600 qu'entre Einstein
et le paysan 1950 qui vit encore
comme en 1600.**

**Une vie d'aventure et d'honneur, consiste
généralement en une suite d'exploits
accomplis chez les autres et qui vous
eussent immanquablement mené en prison
s'ils avaient été accomplis chez soi.**

L'éducation c'est le développement des besoins et des
moyens de les satisfaire (musique).

*Urgent : créer une société à responsabilité limitée dont le but sera de rendre la
justice.*

Il n'existe pas en France de
monnaie divisionnaire assez basse
pour que l'on puisse acheter un juge
ou un gendarme sans y perdre.

***Prévision* de l'avenir : on établit
une organisation de Paris comme le
PMU.**

TRAVAIL

En supprimant l'ouvrier, vous supprimerez le travail, n'est pas une boutade. Il s'agit de l'ouvrier non-volontaire bien entendu.

Travail a en fait, on devrait s'en apercevoir, un sens, les $\frac{3}{4}$ du temps, tout subjectif d'obligation personnelle.

2 cas { prof. sale – créer machine
bonne – bien.

L'entretien d'un caractère « sacré » du travail est le plus sûr atout de la religion dans sa lutte permanente contre la liberté – et surtout la variété – de l'Esprit.

L'idée qu'on lui donne de son travail,
c'est l'opium du peuple.

Le fléau de l'homme, le travail

**Et pourtant l'Église à ses débuts le
condamne : tu gagneras ton pain à
la sueur de ton front ; si je ne
m'abuse, c'est une malédiction – et
pas une promesse de rigolade.**

**Libération = suppression du
travail.**

On est d'accord pour l'alléger mais
on veut lui consacrer son caractère
sacré.

On n'accepte pas les hommes dans les
pays pour qu'ils ne prennent pas le travail
des autres...

D'ailleurs on ne travaille que pour le supprimer. En fin de compte n'est-ce pas absurde que de le louer ?

En outre, travailler ne donne pas bonne conscience. La preuve : on a une bonne conscience uniquement lorsque le travail est terminé – c'est-à-dire achevé – mort.

Un titre : pourquoi travaillez-vous ?

Préciser que l'irrégularité favorable est une irrégularité continue, une variation de nature et non pas d'intensité – qualitative et non pas quantitative.

Rapprocher peut-être cette étude de la Société des Ingénieurs civils.

contraintes et taux de sécurité fixés d'après les valeurs extrêmes et non d'après les moyennes.

5 activités :

1. production de production
2. production > consommation
3. production = consommation
4. production < consommation
5. destruction de production

Ce qui renseigne sur l'état de civilisation ou de bien être d'un pays, ce n'est d'ailleurs pas la condition de ses travailleurs mais celle de ses mendiants, ceux qui ont encore moins – et de ses magnats.

Dans tout domaine industriel où il existe une possibilité de solution théorique optimum, un réglage à la fabrication est un crime contre l'utilisation rationnelle du travail de la machine.

Travail = insécurité

En l'absence de pause, des ouvrières jusqu'à tomber dans une dépression nerveuse caractérisée ! (je souligne !)

Distinguer le travail selon ses résultats (il est *finaliste* – produire) et selon ses effets sur le *mental* (s'il est un moyen de vivre).

Distinguer le travail acte du travail et fait social.

Dans chaque profession le nombre des jobs est limité.

Le seul problème général, est
celui des sous-privilegiés –
(mais à la fois

économiquement,
physiquement, moralement,
etc.)

Si du jour au lendemain, tout devenait gratuit, est-ce que vous continueriez votre travail ?

Introduction du « coefficient de sécurité » pour tenir compte de l'activité (il y a aussi le désintéressement).

**insatisfaction de leur *travail*
dépersonnalisé ?**

**non, insatisfaction de leur travail
tout court.**

travail : Seuls peuvent sourire durant leur travail ceux qui *authentiquement* (physiquement et moralement) éprouvent de la satisfaction à l'accomplir.

Friedmann pose la question : Le travail se justifie en soi lorsque le travailleur voit les services qu'il rend ?

Je réponds : Non – rien ne justifie qu'il soit fait par un homme.

taille optimum des entreprises – étude transitoire.

Slogan : personne à l'usine !

Le droit au travail ? vous l'avez si seulement ce n'était pas un devoir.

Et c'est parce qu'ils y sont forcés qu'ils n'aiment pas l'usine.

Tout travail est une ordure dans la mesure où il est régulier, sans facteur de perfectionnement (comme dans l'art) – (irrégularité facteur essentiel du progrès – cf.

Introduire la destruction du travail par la notion de *travail inutile* – si un individu suffit à surveiller une machine faisant 200 000 assiettes

par jour, faut-il qu'il passe dix minutes à laver dix assiettes ?

prix de revient des assiettes, part de l'ouvrier, etc.

Rendre le travail
intéressant ? C'est le rendre
varié donc le rendre libre donc
le supprimer.

C'est au moment où ça cesse
d'être intéressant que ça
devient un travail.

**Il faut oser le dire, le travail est une
ordure puis définir le travail – eh bien oui
c'est le travail au sens le plus général = tout
ce que l'on vous oblige à faire.**

Le travail de l'ouvrier n'est pas en réalité créateur il est un *acte* transitoire.

**Joie du travail créateur à produire un objet de joie mais
pas un canon.**

Je n'aime pas qu'il y ait des hommes qui fassent des travaux inutiles. J'aimerais mieux qu'ils se reposent.

Influence pourrissante du travail (gâche ce qui, gratuit, ferait plaisir).

Le travail c'est ce qu'on ne peut pas s'arrêter de faire quand on a envie de s'arrêter de le faire. Sur le plan physique ça donne une définition pas mal de la douleur.

Le travail est probablement ce qu'il y a sur terre de plus bas et de plus ignoble. Il n'est pas possible de regarder un travailleur sans maudire ce qui a fait que cet homme travaille, alors qu'il pourrait nager, dormir dans l'herbe ou simplement lire ou faire l'amour avec sa femme. Le travail peut prendre des tas de formes ; c'est surtout ce qu'on est forcé de faire régulièrement sans en avoir envie, et ce n'est pas encore ça, mais on le définit bien par des exemples : ce sont les huit heures par jour que le comptable passe à son bureau, les dix heures par jour que le figurant gesticule au studio, les ruisseaux de sueur que le terrassier secrète sous les poils de son torse brillant.

La science et la technique progressent en symbiose.

GUERRE

Au service militaire s'opposerait avantageusement le service « national » économique – permutation des fonctionnaires car si nul Français n'est censé ignorer la loi, pourquoi chaque Français n'a-t-il pas le pouvoir de la faire appliquer ?

La guerre est la forme la plus raffinée et la plus dégradante du travail puisque l'on y travaille à rendre nécessaire de nouveaux travaux.

Je hais la guerre parce qu'elle est le contraire de la vérité – ou qu'elle naît du mensonge.

**La guerre devrait être
particulièrement odieuse au
capitaliste puisqu'elle détruit le
client.**

L'amélioration de la productivité d'une usine de guerre, est à
l'échelle humaine, une diminution + de potentiel.

APHORISMES

Je ne prendrai la peine de discuter ni de réfuter les théories des autres parce que cela serait montrer que je n'ai pas confiance en la mienne.

Que chacun écrive ce qu'il désire – écrive ou dise.

La foi soulève des montagnes et les laisse retomber avec joie sur la tête de ceux qui ne l'ont pas. À quoi bon soulever des montagnes quand il est si simple de passer par-dessus ?

Cessez de lutter pour une idéologie : vous serez trahis. Lutte pour ci, ça, ça, mais directement et sans intermédiaire.

Pour une économie terrestre (à la fois une échelle et minimum – et maximum : un rappel à l'homme).

Dédié à Truman

Staline

et Dupont

Le désir de la connaissance est le seul auquel s'offre une matière, pratiquement inépuisable. Et il est développable.

La notion de classe est un fait – mais avant Einstein la lumière se propageait aussi en ligne droite, l'espace-temps étaient distincts.

— Je ne veux pas gagner ma
vie – je l'ai

Le monde peut flâner

Ne rien faire pour devenir un surhomme

Pourquoi avez-vous peur, abrutis on peut encore faire pousser du blé sur Vénus.

Tous beaux ne veut pas forcément dire tous identiques.

Rien ne peut empêcher l'usure – mais rien non plus ne peut nous empêcher de prévoir l'usure.

La surface d'un corps quelconque est une surface d'équilibre – tout corps se dissout cependant peu à peu dans son voisin avec lequel il échange des corpuscules.

Ce qui prouve la viabilité d'une politique de l'abondance c'est l'exemple de l'air que l'on respire : il y en a trop pour que l'on ait jamais songé à le rationner.

Une sortie, c'est une entrée
que l'on prend dans l'autre
sens.

Il est ridicule de souffrir. Or, le ridicule tue.
Donc, il est criminel de faire souffrir.

Il y a une chose à coup sûr qui est bonne pour tous, c'est le goût permanent de connaissance.

La douleur est une chose que l'on n'a le droit d'infliger qu'à soi-même.

La révolte c'est l'identification à ceux que l'on admire, aux savants qui sont les vrais hommes découvreurs des Si qui sont les vrais dieux.

C'est le cri contre le manque d'imagination.

Supprimez le conditionnel et vous aurez détruit Dieu.

Il serait facile de faire l'inventaire de ce qui est bon et de ce qui ne l'est pas, de ce qui est du côté du néant (les compteurs à eau).

Il est peut-être fort difficile de savoir ce qui est mauvais pour le moral mais il est beaucoup plus facile de déterminer avec un fort degré de certitude ce qui est mauvais pour le physique – c'est déjà un commencement.

Tout s'use – l'ennemi – c'est la *lésion*.

Qu'est-ce que je veux faire ?

Une espèce d'éthique
agissante, une po-éthique⁷.

Laisser la littérature aux mains des imbéciles c'est laisser la science aux mains des militaires.

Toute visée politique est déshonorante en ceci qu'elle témoigne de l'outrecuidance et de la grossièreté de son propriétaire, essentiellement persuadé qu'il est capable d'assurer la bonne marche des affaires de son voisin mieux que ce voisin lui-même.

Mon procès⁸ : la main de la justice dans la culotte du lampiste.

Le bonheur est la satisfaction normale de désirs équilibrés.

Noter que les désirs vont toujours par paire – ou qu'a priori l'homme serait neutre.

L'homme est le seul animal qui accepte de mourir pourvu qu'il en tire un plaisir (stupéfiants, etc., alcool).

Chaque homme a droit à sa part de terre. Bien plus simple :

tout à tous.

La musique : un disque dont on se souvient active visiblement une structure et non un noyau.

Vieillir, c'est substituer l'anecdote au principe.

La maladie, c'est ridicule, c'est pas triste ; et c'est pour ça qu'il faut en guérir : parce que le ridicule tue.

Elle restait plantée là, muette comme une porcelaine de saxe aphone.

C'est un fait malheureux mais inéluctable que pour protester contre un livre, la meilleure arme reste un autre livre.

Il n'est rien de plus agréable que de dire qu'on ne les aime pas aux gens que l'on n'aime pas.

penser des choses idiotes pour bien prouver que l'on a une pensée libre et indépendante.

Certes un juge peut être dangereux de même que l'ordure sur laquelle on glisse peut vous faire briser le crâne.

N'y a-t-il pas de conscience active si on ne poursuit pas la mort de
l'autre ?

Ainsi seul le suicide est la solution de celui qui ne connaît pas la
haine.

Celui dont la conscience ne poursuit pas la mort de l'autre n'a pas
de conscience.

Ce qui est intéressant dans
une chute d'eau, c'est la chute.
Ce n'est pas l'eau.

Le génie est vraiment la chose du monde la mieux partagée puisque

**personne n'en a beaucoup. Si
partagée. Si diluée. Si répartie. Que
nul n'en possède plus assez pour que
cela se remarque.**

**Il y a les génies doués et les génies pas doués. « Le
génie est une longue patience », c'est une réflexion
de génie pas doué.**

pensée du Père Vian

**D'ailleurs c'est souvent une longue patience de la
part des autres (génies méconnus).**

**« Ça n'apprend pas grand-chose mais ça ne
retire rien non plus ».**

autre du même

**Retourner l'opéra-comique pour
qu'il ait sa façade sur le boulevard.**

**Seuls les fonctionnaires devraient payer des impôts puisqu'ils sont les seuls à qui
l'État rend des services.**

***La femme* est ce que l'on a trouvé de mieux pour
remplacer l'homme quand on a la déveine de ne pas
être pédéraste.**

Avec des si, on scierait.

Je déteste par dessus tout les femmes qui se permettent d'être laides parce qu'elles se croient intelligentes.

Chez une femme, la beauté est signe de modestie.

On appelle « mufles » ceux qui ne le sont pas avec tout le monde.

La reconnaissance envers les parents est une forme du contentement de soi.

Étudier l'espace *entre* les noyaux et les électrons.

1. À partir des notes classées, déclassées, retrouvées, compilées, on trouvera ci-après, par thèmes, l'ébauche de la suite du *Traité de civisme*.

2. Or, apparemment, ils sont maniés comme une arme d'unification mais une unification de détail ne saurait, sans faire rire, être considérée autrement que comme le renforcement d'une division. [Note de B. V.]

3. Comme l'a justement noté Guy Laforêt : « Cet "homo sapientior" devrait donc succéder à l'homme "actuel", né au XIX^e siècle et que Lewis Mumford nomme "homo economicus" » (voir *Œuvres complètes*, op. cit., p. 699).

4. Magazine français de chasse, pêche et bricolage fondé en 1885. Très connu également pour ses petites annonces matrimoniales. Toujours diffusé, il est le cinquième magazine le plus lu en France.

5. Boris Vian réagit à la lecture de *L'Homme révolté* d'Albert Camus, paru en 1951 chez Gallimard.

6. Boris Vian rebondit sur la phrase d'Albert Einstein : « Le bien-être et le bonheur ne me sont jamais apparus comme le but absolu. »

7. Voir « NOMENCLATURE PO-ÉTHIQUE », in *Porte battante* de Julien Torma, éditions du Collège de 'Pataphysique, 29 clinamen XC E. P., p. 44-45.

8. À propos de la condamnation pour *J'irai cracher sur vos tombes*. [Voir note 7 de l'Avant-propos](#).

OceanofPDF.com

Notes provenant d'une chronique que Boris Vian a tenue dans la revue musicale Jazz-Hot de 1946 jusqu'à sa mort en 1959. Le ton et les thèmes traités, souvent de façon impertinente, se retrouvent également dans le Traité de civisme. C'est sans doute pourquoi Boris Vian avait placé cette note dans ce dossier.

Ami à nos lecteurs

Non publiés ce journal sans autorisation.
Comme nous ne sommes pas de hypocrites,
nous donnons même l'adresse ~~de~~
~~par~~ à laquelle vous devez envoyer
vos lettres. Il est très évident que
nous nierons effrontément si on nous
cherche des embêtements. Nous ne saurions
trop recommander à nos lecteurs d'adopter
en toutes circonstances une attitude
inspirée de ce principe et empreinte
d'une mauvaise foi systématique sauf
pour ce qui concerne le Chaos, qui vous
tient à cœur comme à nous, nous en
sommes sûrs. La ~~attitude~~ brillante
résumée de tous les hommes politiques
actuels, sans exception, vous montre
d'ailleurs suffisamment à quelles situations
élevées le mensonge pratiqué ordinairement
vous permet d'accéder.

Traversé en permanence par mille réflexions, Boris Vian note illico mots et axiomes.

8

~~époques~~ ~~et~~ pour les caractériser, nous les
~~établirons~~ du point de vue de leurs apports
~~au jazz~~

8. Les problèmes de la circulation / — moi je tiens à

9. les arts - peinture, littérature, théâtre / ainsi que la
sculpture - musique.

10. La justice.

11. La politique intérieure / (à l'air à l'étranger)

Plus ça va et plus je suis pénétré de la
certitude que tous les autres sont idiots
et que moi seul ai raison. Quand ça ne
ferait que pour pouvoir parler à quelqu'un
il faut donc que je mette quelque un
dans le coup.

Je crois avoir moins conté à la France que
Napoléon, et pourtant, il est beaucoup plus
comme que moi.

Du temps que les femmes étaient pures, on ~~les~~ faisait
la preuve pour elle. Maintenant qu'elle vote
on la fait pour le pétrole. Est-ce un ~~acte~~
propre.

Pour faire un soldat, il faut d'abord un civil

À partir de 1955, Boris Vian a pour voisin Jacques Prévert ; ils s'adonnent parfois à la lecture des quotidiens et s'en amusent beaucoup. En détournant les titres des journaux, Boris Vian revisite l'actualité en de nouvelles unes détournées, tandis que Jacques Prévert excelle dans l'art du collage.



Concevoir ces unes en les datant de la fin du XXe siècle, qu'il sait ne jamais atteindre à cause de sa maladie de cœur, est aussi une façon pour Boris Vian de se projeter dans le temps.

(1966)



(1977)



Tout est bon pour jouer avec les mots pour Boris Vian et pourtant, son *Traité de civisme* est bien grave. C'est toute l'ambiguïté de l'écriture et de la pensée de Boris Vian : aborder des sujets sérieux avec légèreté.

Définitions (from le traité
de civisme - une définition
accompagnera chaque chapitre)

La femme est ce que l'on
a trouvé de mieux pour
remplacer l'homme quand on
a la désire de ne pas
être pédéraste -

Avec des si, on s'enfuirait.

Bag. : le type qui dit "En toutes circonstances,
salue-le avec des fleurs" au moment
où il va engueuler son patron et qui
l'engueule avec des fleurs - affreux -

à la page 100
mon frère
la femme de la femme
donne la parole à l'homme

Toute visée politique est de
l'ordre de l'humour en ceci
qu'elle témoigne de l'autocritique
et de la conscience de son peuple
conscience personnelle qu'il est
incapable d'arriver à la bonne marche
des affaires de son voisin ^{même} après ce
voisin lui-même.

Boris Vian est un aficionado de la science-fiction et se projette aisément dans le temps. Il s'interroge beaucoup sur la démographie et la loi du nombre qui en découle. Il souhaite, dès les années 1950, alerter ses futurs lecteurs sur la façon dont les États vont devoir gérer les milliards de nouveaux arrivants.

~~Ch. 1.~~ Suivre de près. 1
La population actuelle du globe ~~est de 2,5 milliards~~
~~de 2,5 milliards~~
Mais il n'y a pas de population actuelle du globe. Il n'y a rien d'abstrait là-dedans. Il y a deux milliards six cent millions d'individus, à un cheval près. ~~Et~~ On peut, et l'on doit, s'en occuper individuellement. Du point de vue qui nous intéresse — et pour ne tromper personne, nous préciserons d'emblée que c'est le seul qui nous paraît valable, du point de vue scientifique, donc, ce n'est pas ~~un~~ un très grand nombre.
~~Et~~ Ce qui compte, ce n'est pas le bonheur de tout le monde ; c'est le bonheur de chacun.
~~Et~~ Cette notion de bonheur apparaît bien peu scientifique et bien vague après la profession de foi qui précède : ~~que l'on~~ ^{soit explicite} ~~patente un peu~~ ; elle sera ~~précisée~~ au cours de ce qui suit.
Au reste, elle ~~x~~ dépasse de l'histoire. Elle ~~x~~ dépasse inévitablement. Non pas de cette histoire "historisante" ~~à laquelle on~~ ^{de} déjà dénoncé par ~~par~~ Febvre et Fourastié, ^{mais} à laquelle on préférera avantagusement ~~Alexandre~~ celle d'Alexandre Dumas et de ses ~~romans~~ ^{romans} qui faisaient eux, leur métier. Non pas de cette histoire tendancieuse, politique et militaire — l'un n'a

Quand Boris Vian parle de « totalité », il s'agit d'imaginer que l'homme a la possibilité de tout faire et se donne les moyens pour cela. Aucune barrière ne doit l'empêcher de créer, de se réaliser, d'atteindre un rêve car c'est ainsi qu'il trouve des solutions pour améliorer la société. Il a d'ailleurs essayé de vivre selon ce principe quasi-familial.

On pourra donc comme un fait non douteux qu'il y a une terre et des hommes dessus, et que de l'interaction de ces éléments est résulté un état actuel qui est la monde terrestre ; on peut le définir par : tout ce qui est accessible à l'homme, directement ou indirectement. Pour préciser, tout ce à quoi l'homme peut appliquer actuellement la totalité de ses moyens d'investigation ou d'action.

Ici, Boris Vian met en scène ses idées tout en réfléchissant à des titres ou thèmes de nouvelles revues. On retrouve certains sujets dans des nouvelles ou des chroniques.



INDEX

COLLÈGE DE 'PATAPHYSIQUE (1873-1911 ; 1948-1975 ; 1975-)

Selon le Collège, en voici la définition : société de recherches savantes et inutiles qui promeut la 'Pataphysique. L'organisation et la promotion de ces recherches nécessitent une administration rigoureuse qui s'inspire de diverses institutions du passé. C'est le docteur Faustroll qui préside à l'existence du Collège. Il est le personnage principal du roman d'Alfred Jarry, *Gestes et opinions du Dr Faustroll*, paru en 1911. Vian résume : « La 'Pataphysique est à la Métaphysique ce que la Métaphysique est à la Physique. »

J'ajouterai : « La plus vaste et la plus profonde des sciences, celle qui d'ailleurs les contient toutes en elle-même qu'elles le veuillent ou non » ou « La 'Pataphysique est la science des solutions imaginaires » ou encore « Science du particulier, science de l'exception, étant bien entendu qu'il n'y a au monde que des exceptions et que la règle est précisément une exception à l'exception ».

Le Collège est inauguré le 29 décembre 1948 par Emmanuel Peillet qui souhaite que les admirateurs d'Alfred Jarry aient un collège ouvert sur le monde. C'est à la suite d'une rencontre entre Peillet et Vian, après la représentation de sa pièce *L'Équarrissage pour tous*¹, que certains ont rapidement reconnu en lui un pataphysicien pur jus ! Boris Vian est alors nommé Équarrisseur de première classe de l'Ordre de la Grande Gidouille et, en 1953, il sera fait Transcendant Satrape.

On compte dans les Satrapes Raymond Queneau, Eugène Ionesco, Jacques et son frère Pierre Prévert, René Clair, Michel Leiris, Jean Dubuffet, Max Ernst, Joan Miró, Pierre Mac Orlan, Siné, Umberto Eco, Kazuo Watanabe, Paul-Émile Victor, Noël Arnaud, François Caradec, Pierre Kast, Françoise Gilot, Henri Salvador... Le Collège est un organe anti-institutionnel, qui ne souhaite pas sauver le monde mais lance un défi à la science en exposant des solutions imaginaires. Boris Vian est séduit par ce programme qui répond alors à sa propre réflexion. Outre des études réjouissant ses amis pataphysiciens, Boris Vian correspond avec eux et notamment avec Emmanuel Peillet.

Le Collège publie depuis 1950 une revue nommée *Viridis Candela*. Le numéro 12 sera entièrement consacré à Boris Vian après son décès. On y trouve des textes inédits et surtout de multiples témoignages sur la personnalité et les travaux du Satrape, très apprécié. Les membres du Collège aiment à se retrouver chez Boris et Ursula Vian, elle-même Régente, et notamment sur la grande Terrasse des Trois Satrapes qui jouxte l'appartement de Jacques Prévert. Une grande fête sera donnée douze jours avant la disparition de Vian, où il eut le plaisir d'accueillir tous ses amis pour la nomination du Chef Suprême Sa Magnificence le baron Jean Mollet, qui avait connu Alfred Jarry. Peu avant, il avait eu également le plaisir de voir publiée par le Collège sa pièce *Les Bâtisseurs d'empire*². On peut dire que celui-ci a grandement contribué à la diffusion de l'œuvre du Satrape.

Le Collège a un rayonnement international et, aujourd'hui, des pataphysiciens vivent sur les cinq continents. Il a un calendrier propre inspiré par Jarry : il commence le 8 septembre 1873, date de sa naissance, et compte treize mois en trois cent soixante dix-sept jours, presque tous les saints sont rebaptisés ou leurs noms détournés.

L'Occultation décidée en 1975 a été motivée par la volonté de mettre le Collège à l'épreuve du temps. En 2000, une séance de *Désoccultation* a eu lieu sur la Terrasse des Trois Satrapes en la présence de ses éminents représentants, Thieri Foulc, Jean-Christophe Averty, Fernando Arrabal, Jacques Carelman, Jack Vanarsky, Paul Gayot, Guénolé Azertyuiop... À mon petit niveau, lors d'une résidence à Rome, je fus nommée Commanderesse exquise de l'Ordre

de la Grande Gidouille pour mes vingt-cinq années au service du virtuel Satrape. C'est un des seuls titres que j'ai reçus et que je nomme aisément car il convient le mieux à ma fonction.

Boris Vian disait que tous les hommes faisaient de la 'Pataphysique sans s'en apercevoir, ainsi lui-même se rappelait-il qu'il était venu à la 'Pataphysique à l'âge de huit ans en lisant une pièce de Robert de Flers et de Cavaillet, *La Belle Aventure*, dans laquelle il y avait cette réplique : « Je m'applique volontiers à penser aux choses auxquelles je pense que les autres ne penseront pas. »

MARCEL DEGLIAME-FOUCHÉ (1912-1989)

D'origine modeste, ouvrier à Paris, il s'engage dans le syndicalisme et adhère au Parti communiste. Il est mobilisé en 1939 puis fait prisonnier par les Allemands. Mais, d'un caractère fort et impulsif, il est transféré dans un stalag quelque part en Pologne. Marcel réussit à s'évader après deux années d'un régime inhumain. Dans des conditions terribles, il traverse plusieurs pays à pied pour rejoindre la France.

En 1942, il rencontre Claude Bourdet, grande figure de la Résistance française (il se définit comme défenseur de tous les totalitarismes et il est le créateur en 1950 de la revue *L'Observateur*, devenue en 1964 *Le Nouvel Observateur*) et, refusant d'intégrer le régime de Vichy, il rejoint le mouvement de résistance Combat. Il devient rapidement un haut responsable chargé de la propagande. Il est arrêté par la police française, s'évade et travaille clandestinement dans l'édition de journaux et de tracts. Il est aux commandes de la fusion de trois grands mouvements réunis sous le sigle MUR et participe à la constitution des FFI. Il remplace Claude Bourdet quand celui-ci est arrêté par la Gestapo. Depuis Londres, il est élevé au grade de lieutenant-colonel et participe à la libération de Lyon avant d'être fait compagnon de la Libération en 1945. Puis il a la mission délicate d'être gouverneur militaire d'une région d'Allemagne (Constance) et ce jusqu'en 1948.

Marcel Degliame-Fouché quitte le Parti communiste et, en 1952, il change radicalement de vie. Il devient co-directeur du Théâtre de Babylone à Paris et c'est là qu'il rencontre Boris Vian. Marcel aime bien ce grand garçon curieux de tout et d'une grande intelligence. Ils passent des heures à discuter de tout et Boris, qui appelle souvent son ami « Frère Marcel », dit aussi de lui : « Je crois qu'il en a dans le buffet. On s'entend bien comme les deux doigts d'une main. »

Boris Vian est touché par les souvenirs de guerre de son ami, il les lui fait évoquer lors de longs dîners autour de la table du salon de la cité Véron, table que Marcel et Boris ont conçue et réalisée ensemble. Boris Vian, qui a été réformé pour maladie de cœur, vit par procuration des faits notoires où les personnages brillent par leur héroïsme, leur caractère extrême ou leur inventivité. On peut entrepercevoir dans l'œuvre de Boris Vian des textes issus d'histoires racontées par son ami, notamment dans le recueil *La Belle Époque*³.

Et puis, quand Marcel est fatigué de parler de ses souvenirs, il aime à évoquer l'avenir. Ayant de solides connaissances en politique, syndicalisme et économie, il donne son point de vue qui rejoint, sur certains points, celui de Boris Vian : voir l'homme devenir suffisamment mature et indépendant pour s'aventurer à créer une société plus égalitaire.

Marcel est resté un ami sincère et fidèle après le décès de Boris Vian, et Ursula Vian Kübler l'a beaucoup regretté lorsqu'il est décédé. Il est passé parfois puis plus du tout, mais est resté très présent dans la maison Vian.

MAURICE GOURNELLE

Boris Vian et Maurice Gournelle se rencontrent à Saint-Germain-des-Prés en 1947 par l'intermédiaire de Gabriel Pomerand, poète, peintre et fondateur, avec Isidore Isou, du mouvement lettriste. Ce qui n'est pas courant dans ce quartier et ce que Gournelle et Vian ont en commun, c'est l'amour de la mécanique mais aussi l'amour des techniques appliquées en général. Comme le raconte le premier biographe de Boris Vian, Noël Arnaud, dans *Les Vies parallèles* parues

chez Christian Bourgois (1981) : « Bricoleur comme Boris, Gournelle n'avait alors aucun souci d'argent, ses parents subvenant à ses plus folles dépenses. Dans son atelier de Colombes, il tentait de matérialiser tous les signaux électriques en mouvements mécaniques ou inversement et construisait des petites machines automatiques à des fins parfaitement gratuites. » Tout ce qui pouvait plaire à Boris Vian et sceller une forte amitié.

Boris Vian acquit successivement plusieurs voitures et c'est toujours avec et chez Gournelle qu'il les réparait, notamment sa fameuse Brasier 1911 acquise en 1950. Les pneus de cette voiture avaient la fâcheuse habitude de souvent crever ; excédé, Boris Vian trouva et déposa un brevet d'une roue élastique qui ne pouvait plus crever ! Cette voiture devint célèbre de Saint-Germain-des-Prés à Saint-Tropez, tout comme la voiture à damiers du plasticien Corbassière. Nombre d'aventures arrivèrent aux deux hommes toujours à la recherche de nouvelles possibilités pour faire durer des véhicules qui n'étaient pas de première jeunesse. Le fils de Boris, Patrick, se souvient encore des dimanches passés à frotter, à nettoyer, à briquer les moteurs et carrosseries. On passait plus de temps à les entretenir qu'à rouler dedans.

Il y avait aussi un autre garagiste nommé Peiny chez qui ils allaient chercher des pièces détachées, un chic type que Boris aimait bien ; c'est lui qui vendit à Vian la Panhard X77 panoramique, tout un programme et tout un tas d'embêtements mécaniques. Tout ce petit monde se retrouvait pour casser la croûte et racontait ses aventures automobiles, employant une langue verte à souhait. Ces rencontres avaient donné l'idée à Boris Vian de rédiger un roman, *Les Casseurs de Colombes*, à peine commencé et resté inachevé.

C'est aussi Maurice Gournelle qui a œuvré pour l'aménagement du Club Saint-Germain sous les directives de Freddy Chauvelot en 1948. Nommé secrétaire du club, Gournelle en avait fait également le bar, les volets et avait engagé deux copains de Colombes comme videurs. C'étaient des catcheurs et Boris les avait pris en amitié. On les voyait souvent attablés au Bar vert ou au Flore, et Boris écoutait passionnément leurs récits de combats. Comme il y avait des courses

automobiles qui fleurissaient un peu partout en France, et même aux abords de Saint-Cloud ou du Bois de Boulogne, avec leurs épouses respectives, dans la Ford décapotable de Gournelle qui faisait le bonheur de tous, ils partaient au spectacle et essayaient de se mettre au plus près des virages les plus dangereux afin de suivre avec le maximum d'émotion la course.

Et puis, d'invention en invention et parallèlement à la mécanique, Maurice Gournelle a fini par toucher le gros lot en mettant au point une machine à souder le plastique, procédé très recherché et très novateur qui permettait de mettre sous vide et d'ensacher hermétiquement des milliers de produits. Gournelle fonda une société après s'être installé à la cité Véron pendant deux années, au milieu des années 1950. Cela faisait leur joie car ils pouvaient alors se retrouver souvent soit pour essayer leurs moteurs, soit pour discuter une nuit entière sur de nouvelles découvertes, mais pas seulement. Gournelle a peut-être été l'un des plus proches de Boris quant à l'élaboration du *Traité* ; il lui faisait part de ses idées (suppression de l'armée pour rétablir le budget) ou de ses colères (société fonctionnarisée à outrance).

Marcel Gournelle pensait que, pour Boris Vian, les tentatives politiques étaient néfastes car elles ambitionnaient de figer l'homme ; et de conclure : « Peut-être que le seul acte politique de Boris, c'est d'avoir voulu écrire ce *Traité*. »

ALFRED JABÈS (1919-)

Il arrive à l'École centrale, déplacée à Angoulême, en novembre 1939 ; rapidement, il se lie d'amitié avec Boris Vian, Jean Lhospitaou (futur beau-frère de Boris Vian) et Roger Spinard. Ils étudient ensemble jusqu'à l'obtention de leur diplôme en 1942 à Paris. Pour ces jeunes hommes étudiant en pleine guerre, l'heure est souvent à la farce pour résister aux privations et garder le moral. Si Jabès, surnommé Bimbo, sait bien dessiner, Vian, surnommé alors Bison, a la plume légère et ensemble ils commettent un certain nombre de « travaux » dont un trombinoscope où tous les élèves apparaissent dévêtus ; dessins, poèmes, conduites de spectacles, idées d'inventions restent de

cette époque-là. Boris Vian revendiquera toujours son esprit ingénieur qui traverse ses œuvres.

Alfred Jabès vient souvent à Ville-d'Avray, dans la famille de Boris Vian. Il sera toujours bien accueilli et accepté. Sa famille à lui est restée en Égypte. Ils tournent ensemble de petits films qui malheureusement seront perdus pendant la guerre. D'origine juive, Alfred Jabès quitte la France en 1942 pour l'Italie. Pourchassé dans ce pays qui s'est rallié aux nazis, il arrive à rejoindre son Égypte natale.

En 1945, il repart pour la France, comptant bien faire quelque chose de son diplôme d'ingénieur bravement obtenu. Il retrouve alors Boris Vian, qui entre-temps s'est installé avec son épouse Michelle et son fils Patrick rue du Faubourg-Poissonnière, à Paris. Il lui montre sa dernière invention : un petit moteur qui marche sans essence. Ils n'ont pas oublié l'un et l'autre le Cercle Legâteux et sa section volante, association créée en 1941 à Ville-d'Avray, qui avait pour mission de faire voler des modèles réduits de leur fabrication. Boris Vian est ravi de revoir son ami et de le savoir sain et sauf. Il est épaté par le petit moteur qu'ils essaient dans l'appartement et qui produit un bruit infernal mais qui marche réellement, au point que Boris Vian introduira, dans son roman *L'Automne à Pékin*⁴, son ami Alfred sous les traits « d'un fameux ingénieur venu tout spécialement d'Italie lui livrer un "Ping 903" » !

Les deux hommes poursuivront ce même rêve toute leur vie : construire ensemble un avion qu'ils avaient nommé *L'Afrrrrrreux*, dont quelques notes subsistent. Si Boris Vian n'a pas eu le temps de revoir sa copie, Alfred Jabès poursuit encore, inlassablement, son projet de machine volante à propulsion humaine et ailes battantes. Et il n'est pas si loin du but, ce qui aurait fait bien plaisir à son copain le Bison.

PIERRE KAST (1920-1984)

Toute sa vie, Pierre Kast a été scénariste et réalisateur. Débutant comme assistant-réalisateur, il travaille rapidement avec les grands du cinéma : René Clément, Jean Grémillon ou Jean Renoir. Parallèlement,

il tourne des courts-métrages et des documentaires, et c'est pendant l'époque de Saint-Germain-des-Prés qu'il rencontre Boris Vian. Comme avec Marc Allégret ou Jean Grémillon, Vian tente d'écrire avec lui des arguments de scénarios mais il fait déjà tant de choses ! C'est à partir de 1950 qu'il retrouve Pierre Kast plus fréquemment. Ils habitent tous deux dans le bas Montmartre et Boris Vian cherche de nouvelles voies pour gagner sa vie ; ils se rencontrent alors souvent dans un café derrière la rue Pigalle.

Pierre Kast est proche des *Cahiers du Cinéma* qui viennent de se créer, ce qui met la barre haut et, s'ils ne sont pas toujours d'accord sur le septième art, à cette période Boris cherche et écoute bien volontiers tous ceux qui lui tiennent des propos dignes d'intérêt, Pierre Kast fait partie de ceux-là. Ils échafaudent des histoires tandis qu'ils passent en revue les films du mois : *Casque d'or*, *Fanfan la Tulipe*, *Le Salaire de la peur*, *Les Vacances de M. Hulot*, *Nous sommes tous des assassins...* Carné, Cayatte, Malle, Allégret, Chabrol, Verneuil, Autant-Lara, Godard, Truffaut... ils sont tous là, avec déjà ceux de la Nouvelle Vague, que viendra rejoindre plus tard Pierre Kast.

Ils rêvent tous les deux d'un cinéma différent. Pour Pierre Kast et Boris Vian, une voie, peu exploitée dans le cinéma français, s'ouvre à eux : la science-fiction, rejoignant ainsi une des réflexions primordiales autour du *Traité*. La S.F. n'est pas encore très connue en France, elle nous vient des États-Unis ; il s'agit d'entraîner le lecteur ou le spectateur dans de nouveaux mondes. Une façon aussi de réfléchir sur son monde lorsqu'on se projette dans d'autres. Ils réfléchissent sur ce que la technologie peut apporter à l'humanité. Ils sont d'accord sur ce point : laissons faire aux machines ce qui asservit l'homme pour le rendre plus libre et donc plus créatif.

Pierre Kast va concevoir beaucoup de ses futurs films dans cet esprit, et notamment *Amour de poche* avec Jean Marais, dans lequel Boris Vian acceptera un petit rôle. Ursula Vian Kübler tourne dans deux autres films de Pierre Kast : en 1959 dans *Le Bel Âge* et en 1972 dans *Les Soleils de l'île de Pâques*. Le comble de leur amitié post-mortem veut qu'en 1984 Pierre Kast se lance pour la télévision dans une adaptation d'un roman de Boris Vian, *L'Herbe rouge*⁵ et meure

pendant le tournage. Ce livre répondait en tous points à ce qui avait pu unir les deux hommes et nourrir leurs réflexions : le lien permanent entre l'humanité et la technologie.

Côté loisir, avec le couple Degliame-Fouché et les époux Kast, Boris Vian et Ursula Vian Kübler se retrouvaient à Saint-Tropez et s'amusaient beaucoup ensemble, notamment ils construisaient de petits scénarios à images fixes à partir de clichés photographiques présentant des mimodrames en un acte !

URSULA KÜBLER (1928-2010)

Elle naît à Zurich, en Suisse. Son père, Arnold Kübler, est rédacteur en chef et créateur de la revue *DU*, il est aussi acteur et écrivain (Grand Prix National des lettres de la Ville de Zurich). Sa mère suédoise, Alva Giertz, est professeur d'éducation physique et enseigne également le tennis. Son frère Yorn est acteur et chef de presse du Cirque National Knie puis devient directeur de la galerie Maeght à Zurich.

Boris Vian avait une grande affection pour ses beaux-parents, il trouvait en Arnold un homme très ouvert et échangeait souvent sur des sujets littéraires et artistiques ; il respectait beaucoup Alva, grande bourgeoise qui avait bravé toutes les règles sociales pour rejoindre l'homme aimé en Suisse. Il se plaisait à dire à Ursula : « Je me ferai suisse, la Suisse est un pays raisonnable. »

Ursula Kübler commence à danser dès son plus jeune âge, et étudie également le piano. À l'Opéra de Zurich, elle danse dans de nombreuses créations, puis séjourne en Suède pour parfaire sa formation de danseuse avant d'arriver à Paris, en 1949. C'est l'année suivante qu'elle rencontre Boris Vian, à l'occasion d'un cocktail donné chez Gallimard, où elle accompagnait une amie.

À Paris, elle danse avec le jeune Maurice Béjart dans toutes ses premières créations. Remarquée par Roland Petit qui l'engage dans ses Ballets de Paris, elle devient sa première danseuse. Elle enchaîne de nombreuses tournées en Europe et aux États-Unis. Puis elle entre dans

le ballet novateur de modern jazz de George Reich, les Ballets Ho, sponsorisés par l'acteur Jean Marais.

Après plusieurs années de vie commune, Ursula et Boris se marient en 1954 et emménagent à la cité Véron, à Montmartre. Boris prend possession de cet appartement et adapte le lieu à leur mode de vie en effectuant lui-même tous les travaux. Ils n'auront pas d'enfant car Boris ne le souhaite pas, se sachant gravement malade du cœur. Patrick, le fils de son précédent mariage, habite avec le couple de 1954 à 1959. En 1958, Ursula interrompt sa carrière afin de rester auprès de Boris, très malade. Il meurt le 23 juin 1959.

Elle trouve un véritable soutien auprès du Collège de 'Pataphysique au sein duquel elle a sa place en tant que Régente. Un travail fondateur sur la diffusion de l'œuvre de Boris Vian est mis en place, notamment par les amis pataphysiciens François Caradec et Noël Arnaud, dès 1960.

L'année suivante, elle reprend sa carrière et Maurice Béjart l'engage à nouveau pour chanter dans *Les Sept Péchés capitaux*, l'opéra de Bertolt Brecht et de Kurt Weill, avec la danseuse Janine Charrat au Grand Théâtre de la Monnaie de Bruxelles et au Théâtre de la Ville à Paris, ainsi que dans *La Reine verte, space opera* de Maurice Béjart, musique de Pierre Henry, au Théâtre de l'Étoile à Paris.

Sa carrière s'étend au cinéma, où elle tourne dans des films de Louis Malle, Pierre Kast, Agnès Varda, Pierre Prévert, Yannick Bellon, Roger Vadim ; à la télévision, où elle collabore avec Vicki Baum, Jean-Christophe Averty et Pierre Koralnik ; et on lui propose de jouer au théâtre, où elle se produit dans des créations d'Henri Michaux, Francis Blanche, Loonor Fini. Son dernier rôle fut Titania dans *Le Songe d'une nuit d'été*, de William Shakespeare, monté par Ariane Mnouchkine au cirque Medrano à Paris.

Il n'a pas été facile pour Noël Arnaud de présenter brièvement un descriptif des notes du *Traité de civisme* dans la revue *Bizarre* parue en 1966. C'était une demande d'Ursula Vian Kübler, qui savait combien ces textes avaient compté pour Boris, et elle désirait avant tout que l'ensemble de ces écrits – achevés ou non – soient publiés. C'était pour elle le meilleur hommage que l'on pouvait rendre à l'être aimé.

À partir des années 1980, Ursula Vian Kübler se consacre entièrement à la diffusion de l'œuvre de Boris Vian, les demandes étant de plus en plus nombreuses, et c'est à cette même période que j'ai commencé de collaborer avec elle. Ursula Vian Kübler souhaitait créer une fondation avec M. d'Déé, ami danseur de longue date, et connaissant l'itinéraire de l'œuvre de Boris Vian. Ils sont présidents à vie de ce qui deviendra par la suite la Fond'Action Boris Vian dont le siège est à Eus, dans les Pyrénées-Orientales, où ils ont sur un grand domaine un lieu culturel. Pendant les trente années suivantes s'y déroulera un festival pluridisciplinaire à l'image de l'esprit de Boris Vian.

Ursula Vian Kübler a toujours conservé l'appartement cité Véron, qu'elle louait au Moulin Rouge, et a continué d'y recevoir et d'y vivre jusqu'à son décès en 2010. Elle se partageait entre Eus, « siège de la Fond'Action », et la cité Véron, « siège des émotions de l'œuvre de Boris Vian ».

CLAUDE LÉON

Je vais laisser parler Claude Léon qui a rassemblé ses souvenirs dans un ouvrage paru à compte d'auteur en 2000, *Ici, le film passe en VO*. Voici ce qu'il dit de sa rencontre avec Boris et de leurs échanges : « [...] En 1944, je m'embarque dans le métro direction le bistro Le Royal Villiers. [...] la salle où nous allions nous produire est pour le moment quasi désertée par les clients. Le chef [Claude] Abadie considère ces auspices comme favorables pour une répétition. [...] Mon intrusion dans l'univers des amateurs se fait ainsi sans fracas. Seule remarque du trompette à mon usage : "Joue plus fort !" Comme tous les batteurs s'entendent dire qu'ils jouent trop fort, cette critique me va droit au plexus. [...] C'est Boris qui a dit cela, un garçon au teint lumineusement clair qui joue de son instrument à la manière des trompettes classiques, c'est-à-dire en appuyant l'embouchure légèrement sur le côté de la bouche. Boris ne perdait jamais son sang-froid, le son restait généreux [...]. »

Ces deux-là restèrent amis jusqu'au dernier souffle de Boris Vian. Claude Léon avait une formation d'ingénieur avec une spécialisation

en physique-chimie. Après avoir accompagné son professeur à la Sorbonne en tant qu'assistant en chimie, il rentre en 1945 à l'Office Professionnel des Industries et des Commerces du Papier et du Carton et y fait rentrer en 1946 Boris qui ne supporte plus son poste à l'AFNOR. Ils partagent le même bureau. Claude Léon s'occupe du secteur chimie, Boris Vian de celui de la mécanique et de la physique. Les deux compères travaillent le jour ensemble et jouent la nuit, et toujours avec leur chef, Claude Abadie.

C'est à cette période que Boris Vian termine l'écriture de *L'Écume des jours* et entreprend *L'Automne à Pékin*. Dans son bureau, se trouvent deux chemises contenant les manuscrits. C'est ainsi que Claude Léon se retrouve en assassin de cycliste dans *L'Automne à Pékin*. Mais Boris donne l'absolution au meurtrier car celui-ci n'a finalement tué qu'un représentant du « Parti Conformiste » (comprendre Parti communiste).

En 1947, Boris Vian quitte définitivement sa profession d'ingénieur tandis que Claude Léon continue dans cette voie et se spécialise dans la recherche de la pellicule couleur servant aux caméras. Réussissant dans ce domaine, il dirige plus tard le prestigieux laboratoire LTC (développement des pellicules de films), alliant ainsi son amour de la technique et du cinéma.

Claude et Boris ont toujours continué à se voir, partageant des passions communes : aller tous les ans aux 24 Heures du Mans, se retrouver pour des concerts de jazz ou écouter des disques chez Boris, jouer aux échecs ou échanger sur des sujets scientifiques. Mais selon un accord tacite entre les deux hommes, il n'était aucunement question d'entamer une discussion sur la politique. Les nouvelles technologies suffisaient à occuper les deux ingénieurs et notamment la mise en œuvre d'une chaîne hi-fi telle qu'elle n'existait pas encore dans le commerce et qui devait produire un son stéréophonique phénoménal trente-trois tours en vinyle.

Boris a toujours pu compter sur son ami et celui-ci ne put pas écrire une ligne sur sa disparition dans son ouvrage tant son chagrin a été grand.

JACQUES PRÉVERT (1900-1977)

« Dans le train-train de la vie quotidienne, Boris Vian tire le signal de vacarme et le train-train stoppe en pleine campagne, en plein ailleurs, en plein Paris. Et comme il l'a jouée dans les caves, il crie sur les toits de la vie [...]. » Les deux hommes se sont rencontrés maintes fois dans le Saint-Germain-des-Prés des années 1940 ; leurs regards sur le monde sont faits de la même encre mais ils se le diront plus tard quand, en 1955, ils se retrouvent voisins de palier cité Véron, à Montmartre.

Avant que Prévert ne fréquente Montparnasse et les surréalistes, il faisait partie du groupe Octobre, troupe de théâtre itinérante qui jouait des pièces dans les usines en grève, reprenant et partageant les maux des ouvriers et invectivant les patrons. Ce fut ses vingt ans à lui et des souvenirs tenaces où il défendait le petit peuple, ce qu'il a d'ailleurs fait toute sa vie. Avec les surréalistes, c'est la rencontre avec André Breton qui rédige le *Manifeste* en 1924 et aussi Desnos, Aragon, Éluard, Soupault, Cocteau... Celui qui n'aime pas qu'on le nomme « poète » a d'abord écrit des dizaines de scénarios puis des poèmes et des chansons.

Prévert émigre vers Saint-Germain-des-Prés pendant la Seconde Guerre mondiale, ce qui fera écrire à Boris Vian dans le florilège de son *Manuel de Saint-Germain-des-Prés*⁶ : « Jacques Prévert est l'homme le plus souvent cité lorsqu'on parle du Flore », se trouvant sans doute plus au chaud chez Boubal (le patron du Flore) et en meilleure compagnie. Toutefois, il fréquentera de loin le quartier, d'autant qu'en 1948 il est victime d'un très grave accident. Il tombe par la fenêtre d'un bureau situé au premier étage de la Radio Télévision, où il était venu présenter un film. Il reste dans le coma plusieurs jours et garde de cet accident certaines séquelles toute sa vie. Comme il ne peut pas se remettre à écrire tout de suite, il commence à faire des collages ; il y exprime ses sentiments, ses regrets, ses colères et blessures dont il ne parlait jamais. Il disait à qui voulait l'entendre : « Raconte pas ta vie ! », et en cela il devait bien s'entendre avec son voisin qui n'était pas non plus un champion de l'exposé des sentiments même quand « il avait son teint d'endive »

(pâle comme un linge, dit en d'autres termes). Vian, de plus en plus affaibli et épuisé par sa maladie de cœur, est parti se reposer en janvier 1959 dans un petit coin de paradis : le petit port de Goury dans le Cotentin, près de Cherbourg.

La coïncidence entre les deux hommes veut que l'un et l'autre aient été amoureux de ce petit coin de terre au bord de la mer ; en effet, si Prévert le découvre à l'occasion d'un tournage dans les années 1930, Vian et sa famille y partent tous les ans, de sa naissance à l'arrivée de la guerre, soit dix-neuf années à regarder la Manche et à cueillir les hortensias et les genêts sur les landes. Pour Vian, c'était son île secrète, son jardin d'enfance, son terrain de jeu au point que lorsqu'il écrit son dernier roman, *L'Arrache-cœur* ², il prend cette région pour décor. Avec l'ami Prévert, il l'évoque souvent. À ce moment-là, Prévert ne sait pas encore qu'il va y revenir...

Lorsqu'ils sont voisins, Boris devrait être dans la force de l'âge et mordre à pleines dents la vie, et pourtant Prévert, homme de vingt ans son aîné, voit bien que le jeune homme vacille. Il tente de le rassurer et l'emmène si possible sur les chemins de la vie, de la poésie. Lui, il n'a plus rien à prouver : ses répliques au cinéma sont connues du monde entier comme « T'as de beaux yeux, tu sais » (*Quai des Brumes*), il a publié plusieurs recueils de poésie aux titres universels : *Paroles*, *Fatras*, *La Pluie et le beau temps*... Pas un enfant qui ne connaisse un texte de Prévert de la maternelle au certificat d'études : « deux et deux font quatre, quatre et quatre font huit... » ou « le petit bruit de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain... » Il a pour amis Picasso, Chaplin, Bussièrès, Montand et Signoret, Crolla, Doisneau, Kosma, Chagall, Duhamel, Trauner... et avec beaucoup d'entre eux, il collabore à des ouvrages, films ou chansons.

Entre 1959, mort de Boris Vian, et 1975, date à laquelle Prévert quitte la cité Véron pour se reposer à Omonville-la-Petite (Manche), où il sera enterré près de sa femme Janine et de sa fille Michèle, il aime à voir souvent Ursula, jeune veuve inconsolable. Il a régulièrement des mots gentils pour elle, lui envoie des collages, des cartes, lui fait des petits mots drôles et l'invite souvent d'un regard aimant à venir lui parler sur la terrasse. Ursula a une grande affection

pour Jacques et il le lui rend bien. Pour elle, c'est un peu un prolongement de Boris et lui, ça lui fait du bien de parler de celui qu'il considérait comme un fils-ami. Ursula m'a dit un jour que le deuxième deuil qui l'avait frappée et qui lui avait paru terrible avait été celui de Prévert. Elle avait une épaule sur laquelle elle pouvait se reposer et maintenant il n'y avait plus personne d'aussi « solide et magique ».

RAYMOND QUENEAU (1903-1976)

Il est romancier, dramaturge, poète, Transcendant Satrape et cofondateur de l'OuLiPo (Ouvroir de Littérature Potentielle), branche dissidente du Collège de 'Pataphysique. C'est en 1938 qu'il entre chez Gallimard comme simple lecteur et traducteur puis, en 1956, il est nommé directeur de l'Encyclopédie de la Pléiade.

Lorsque Queneau « rentre » dans Saint-Germain-des-Prés, c'est d'abord dans le groupe de Prévert-Desnos ou Leiris mais, tout comme il a rompu avec les surréalistes dans les années 1930, il préfère pour l'heure continuer sa route littéraire seul. Petit à petit, il s'investit davantage dans les nuits germanoprates. Avec la publication d'*Exercices de style* en 1947, interprété avec un grand succès à La Rose Rouge, cabaret dirigé par Pierre Prévert, c'est la consécration.

En ce qui concerne Boris Vian, rappelons qu'ils se rencontrent par l'intermédiaire de Jean Rostand, ami et voisin de la famille Vian à Ville-d'Avray, lors de l'établissement du texte de *Vercoquin et le Plancton*⁸. Leur amitié ne se démentira jamais même si elle fut malmenée eu égard à la fonction de Queneau chez Gallimard. En effet, quand Queneau propose à Vian d'être publié dans cette illustre maison, Vian se voit déjà « en haut de l'affiche ». Malheureusement les choses se passeront tout à fait autrement et cela malgré le fort appui de Queneau et d'autres amis. Après la publication de *L'Écume des jours* en 1947, et les quelques centaines d'exemplaires vendus, tous les autres manuscrits de Vian furent refusés par la prestigieuse maison, qui trouvait dans ces œuvres de jeunesse un ton sans grand intérêt et qui pouvait être assimilé à des écrits à la mode. La personnalité du jeune Vian est difficile à cerner et il doit faire ses preuves. Mais l'auteur est rebelle et il n'a de cesse de rester sur ses positions et de continuer dans

le même ton. Après un premier Vernon Sullivan retentissant, il en rédige trois autres (*Les morts ont tous la même peau*, *Et on tuera tous les affreux* et *Elles se rendent pas compte*). Il propose des poèmes avec *Cantilènes en gelée*, on les lui refuse. Il propose des nouvelles avec le recueil *Les Fourmis*, refusé encore ; il propose un autre roman, *L'Herbe rouge* qui n'est pas du goût de Gallimard. Vian est épuisé à ce petit jeu, et Queneau essaie de lui trouver d'autres débouchés, notamment dans la traduction.

Les deux amis ont en commun une passion inattendue : la boxe ; ils se rendent ensemble dès qu'ils le peuvent à la salle Wagram pour soutenir tel ou tel boxeur. C'était là qu'avait eu lieu le premier combat de Marcel Cerdan, en 1937. C'était à celui qui criait le plus fort, qui lançait quolibets, qui s'époumonait à envoyer des insultes. C'était leur défouloir préféré. Mais aussi une sacrée salle de spectacle puisqu'ils allèrent y écouter Sidney Bechet, Django Reinhardt, Duke Ellington et tant d'autres. Les deux hommes sortent souvent avec leurs épouses respectives, Michelle et Janine, et s'amusent beaucoup. Queneau est toujours présent aux surprises-parties organisées chez les Vian dans leur grand appartement rue du Faubourg-Poissonnière, ou plus exactement chez les beaux-parents de Boris Vian. Autre point commun : user de noms d'emprunt. Queneau choisit celui de Sally Mara pour faire publier en 1947 chez Gallimard *On est toujours trop bon avec les femmes*, roman irlandais traduit par Michel Presle. Cette même année, Boris Vian publie aux éditions du Scorpion *J'irai cracher sur vos tombes*, ouvrage traduit par Boris Vian d'un Américain nommé Vernon Sullivan.

En 1951, il entre au Collège de 'Pataphysique comme Satrape ; tous deux aiment autant les mathématiques que les jeux de mots, l'un écrit les *Mille milliards de poèmes* et l'autre les *Cent sonnets*. On peut dire qu'à partir de cette époque, Vian ne croit plus en l'édition de ses ouvrages et se tourne vers d'autres genres. Malgré tout, et grâce au Collège, les deux hommes continuent de se voir et de s'écrire. Ils savent que c'est tout autre chose maintenant qui les lie. Ils sont les descendants d'un nouveau style littéraire qui marque son temps mais celui-ci pour Vian n'est pas encore venu. Il n'est pas sûr que Queneau

ait eu vent du *Traité* car son ami ne lui parlait guère de ses projets, de ses interrogations face au monde, mais par le truchement du Collège, beaucoup de choses étaient dites.

En 1959, Queneau écrit un livre qui fera sa renommée dans le monde entier : *Zazie dans le métro*. Il est rapidement adapté pour le cinéma par Louis Malle avec Philippe Noiret et la petite Catherine Demongeot.

Boris Vian n'aura pas le temps de connaître l'OuLiPo que Queneau va fonder en 1960 avec l'éminent mathématicien François Le Lionnais. On prête cette définition à Raymond Queneau : « [...] des rats qui construisent eux-mêmes leur labyrinthe dont ils se proposent de sortir. » L'OuLiPo, encore aujourd'hui, et cela sans jamais faillir à sa mission, se réunit tous les mois pour réfléchir à des contraintes et produire de nouvelles structures d'écriture. D'autres branches au fur et à mesure des années naîtront : l'OuPeinPo (peinture), l'OuLiPoPo (littérature policière), l'OuMuPo (musique), l'OuBaPo (bandes dessinées) et des séances inoubliables donneront au public l'occasion de découvrir cet organe longtemps animé par le formidable François Caradec, éminent membre et ami de la maison Vian qui, avec Raymond Queneau, fut d'un précieux et constant soutien quant à la diffusion de l'œuvre naissante du Satrape Vian.

YVONNE RAVENEZ (1889-1976)

ET PAUL VIAN (1897-1944)

Yvonne Ravenez est une jeune fille issue d'un milieu bourgeois, elle a trois sœurs et un jeune frère. Leur vie est facile. Yvonne a un caractère gai et curieux, elle aime beaucoup sortir, aller au concert, au bal. Elle fait des études de piano et c'est une véritable passion qu'elle gardera toute sa vie. Elle se met au chant ; elle a une voix de soprano et se rêve concertiste et interprète.

Quand, en 1914, elle rencontre son futur époux, Paul Vian, c'est un véritable coup de foudre entre eux. Yvonne a déjà dépassé depuis plusieurs années la dispense de mariage puisqu'elle a plus de vingt-cinq ans et elle est de huit ans l'aînée de Paul, qui a à peine dix-

sept ans. Pourtant, personne ne s'opposera à leur union quatre ans plus tard. Ils s'installent à Ville-d'Avray où naissent successivement leurs quatre enfants : Léo (1918-1981), Boris (1920-1959), Alain (1921-1995) et Ninon (1924-2003).

C'est une famille très unie et, comme l'a toujours dit Alain Vian : « On ne pouvait pas rêver enfance plus belle. » Ils se partagent entre leur domaine de Ville-d'Avray et leur propriété de Landemer dans le Cotentin, en Normandie, région très à la mode dans les années 1920.

Après le krach de 1929, le père, ayant placé ses économies à l'étranger, perd petit à petit toute sa fortune. Il est obligé de travailler, ce qui est un comble pour cet homme vivant entre loisirs permanents et longues vacances. Il trouve à vendre sur les marchés une potion nommée « L'élixir de l'abbé Chaupître », ce qui est pour le moins déconcertant pour un athée comme lui. Il souffre beaucoup moralement de cette situation et son épouse le soutient autant qu'elle peut en essayant de faire manger la petite famille avec des moyens devenus maigres dans cette époque de crise. Les folles années 1920 font place aux glaçantes années 1930. Ils louent leur grande villa et emménagent dans une petite maison qui servait aux domestiques dont ils se sont séparés.

Pour leur bonheur, c'est la famille Menuhin qui se présente. Le jeune prodige Yehudi est connu des Vian car il parcourt déjà le monde entier. Âgé de treize ans, le petit violoniste et ses deux jeunes sœurs pianistes se trouvent des camarades de jeux formidables chez les enfants Vian. Les deux couples s'entendent également à ravir. Ils voyagent ensemble, organisent des parties champêtres et, bien entendu, la musique est au cœur de toutes leurs rencontres.

Le nazisme grondant de plus en plus fort, la famille Menuhin émigre aux États-Unis, Paul Vian trouve un autre emploi dans une agence immobilière, Yvonne et sa sœur Alice (1878-1963), laquelle vit depuis toujours chez le couple, s'occupent des enfants qui grandissent. En 1939, Léo est mobilisé tandis que Boris, en 1940, est réformé pour raisons de santé ; en 1942, avec son frère Alain, ils sont envoyés au STO. Ils reviendront sains et saufs en 1944, mais Léo restera toute sa vie fragile des poumons.

À la fin de la guerre, la joie n'est pas de mise chez les Vian car un drame éclate en novembre 1944 : deux malfrats, se faisant passer pour des représentants des FFI, pénètrent dans la villa des Vian. Armés, ils s'apprêtent à voler les quelques objets de valeur que la famille possède encore ; un coup de feu part et Paul Vian s'écroule devant sa femme, sa belle-sœur et sa fille. Les deux criminels s'enfuient, laissant un grand deuil, une grande douleur dont plus personne ne reparlera jamais mais qui vient grossir le trait de la mort dans l'œuvre de Boris Vian. Il aimait profondément son père.

La villa de Ville-d'Avray est vendue quelque temps plus tard. Yvonne Ravenez s'installe dans un petit appartement parisien avec sa sœur Alice et sa fille Ninon, elle-même maman d'une petite Joëlle (née en 1944). Le piano à queue a suivi, seul vestige de la villa des Fauvettes. Georges Braque est leur voisin et chacune de continuer de vivre au rythme des arts et des rencontres en assistant petit à petit à la notoriété de Boris Vian ante et post-mortem.

JEAN ROSTAND (1880-1978)

En 1922, la famille Rostand s'installe à Ville-d'Avray, sur les conseils d'Anna de Noailles, et investit la propriété mitoyenne de celle des Vian. Tout le monde sait dans le voisinage que Jean Rostand n'est autre que le fils du célébrisime Edmond Rostand, auteur notamment de *Cyrano de Bergerac*, et de Rosemonde Gérard, poétesse reconnue.

Jean Rostand et son épouse Andrée ont un fils unique prénommé François, qui deviendra rapidement l'ami des petits Vian. Jean Rostand installe au rez-de-chaussée de sa grande maison un laboratoire, lieu extraordinaire pour tous les enfants. C'est là qu'il se livre à ses expériences biologiques et qu'il écrit ses ouvrages scientifiques. Cet homme plutôt discret a un frère, Maurice Rostand, personnage haut en couleur, artiste, auteur travaillant avec la grande Sarah Bernhardt. Il lui arrive de se travestir ou de se maquiller ; il sait qu'il peut se laisser aller à son penchant, surtout avec la famille Vian que rien ne surprend et qui est enchantée par les déclamations poétiques ou théâtrales de Maurice.

Boris et Alain Vian entretiennent une correspondance avec le jeune François surnommé Monprince. On sent qu'il aimerait vivre avec autant de légèreté et connaître la fantaisie qui règne dans la famille de ses amis. Cependant, après la guerre, moment où Boris va quitter Ville-d'Avray pour Saint-Germain-des-Prés, ils ne se verront jamais plus.

Et pourtant, c'est par Jean Rostand que le succès arrive pour le jeune Boris en 1944, quand il lui donne à lire son premier « vrai » roman, *Vercoquin et le Plancton*. Séduit par la plume du jeune homme, Rostand lui présente Raymond Queneau, qui fait partie du comité de lecture de Gallimard : le rêve pour Boris Vian qui ne conçoit aucune autre maison pour publier ses écrits. Si la maison Gallimard n'a pas accepté par la suite le jeune écrivain, Jean Rostand lui a en quelque sorte également tourné le dos, estimant que *J'irai cracher sur vos tombes* n'était pas de bon goût. Il l'écrira des années plus tard à Ursula Vian Kübler qui souhaitait le compter parmi les Amis de Boris Vian, association créée en 1960.

SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS (1947-1950)

Quartier de Paris devenu célèbre après la Seconde Guerre mondiale. Le Tabou en est un des phares : c'était un petit café qui fermait très tard car il accueillait une clientèle de nuit travaillant dans une imprimerie installée juste à côté. Les patrons eurent l'idée d'accueillir une autre clientèle florissante du quartier, les « intellectuels ». À partir de septembre 1946 et jusqu'à l'ouverture du lieu en avril 1947, Bernard Lucas, Roger Vailland, Jean Domarchi et Frédéric Chauvelot prennent possession officiellement de cette cave. Juliette Gréco, Anne-Marie Cazalis et Marc Doelnitz, entre autres, apportèrent leur touche personnelle et rendirent le lieu rapidement célèbre. On demande à Boris Vian (trompette) et à ses frères Alain et Léo (batterie et guitare) d'animer musicalement le club ; Guy Montassut (saxo) se joint à eux et les voilà montant sur la minuscule estrade pour faire danser toute la nuit une foule de plus en plus nombreuse. Rapidement, des dizaines d'articles lui sont consacrés, décrivant une jeunesse tumultueuse donnant des fêtes endiablées dans ce lieu enfumé et « de perdition ».

Samedi-Soir sera le premier quotidien à parler des « troglodytes », habitants permanents du sous-sol, et relate presque tous les jours ce qui se passe au Tabou.

La très ancienne église du x^e siècle s'élève sur la principale place du quartier, elle est située au cœur d'un dédale de rues qui abritent une multitude de bars, restaurants et petits hôtels : le Bar vert, le Lorientais, La Rhumerie, Le Vieux Colombier, Le Catalan, La Rose Rouge, Le Saint-Yves, Le Montana, Le Méphisto, le Royal Saint-Germain... Juste en face de l'église, un grand bâtiment abrite la Société d'Encouragement pour l'Industrie qui offre des lieux de fêtes mais aussi de conférences. Jean-Paul Sartre y présentera *L'existentialisme*... devant un énorme public, scène reprise par Boris Vian dans *L'Écume des jours*. Afin de s'y retrouver, Boris Vian a dressé dans son *Manuel* ⁹ une sorte de conduite pour cerner les exactes délimitations de Saint-Germain-des-Prés car – attention –, n'est pas germanopratin qui veut !

Tous ces artistes n'ont pas beaucoup de moyens et, à proximité de l'église, la brasserie Lipp n'est pas pour eux : ce sont les intellectuels et les politiques qui s'y retrouvent depuis les années 1920. Pour Les Deux Magots, c'est pareil, fief avant-guerre d'André Breton, il est à présent parti s'installer à Montmartre. Les deux antiquités chinoises représentant deux singes ont donné le nom à cet illustre café et, trônant toujours à l'entrée, ils accueillent une clientèle plus argentée composée d'antiquaires et de libraires du quartier. En revanche, le lieu à la mode et le plus fréquenté est le Café de Flore, juste à côté, tenu par un patron resté célèbre : Paul Boubal. Il chauffe l'hiver et accueille par tous les temps les pauvres âmes en peine. Nul ne peut ignorer à cette époque que c'est la bande à Prévert qui a lancé ce lieu, passant ainsi du XV^e arrondissement, où ils se réunissaient, à Saint-Germain-des-Prés, quartier ouvert jour et nuit. À partir de 1948, Prévert se fera plus rare suite à un grave accident. Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, dès 1942, viennent y écrire ; ils habitent rue Bonaparte : ce n'est pas loin mais il fait toujours chaud chez Boubal, c'est important pour écrire. Comme disait Sartre : « Le Flore est le seul endroit à Paris où il fait chaud, il n'y a pas d'Allemands et où le métro est à côté. » À partir de

1944, tout ce que Paris compte d'artistes, dans tous les genres, s'y retrouve. Il est impossible de dresser ici une liste de toutes ces personnalités tant elle serait impressionnante et ce bien au-delà des années Saint-Germain-des-Prés.

Beaucoup de formations de jazz se produisent à cette époque, et notamment celle de Claude Luter qui joue un style New Orleans au Lorientais. Au Tabou et ensuite au Club Saint-Germain, rue Saint-Benoît, on vient écouter les plus grandes figures : de Charlie Parker à Dizzy Gillespie en passant par Duke Ellington et Lester Young, c'est la naissance du be-bop. Boris Vian est aux anges quand on lui propose d'écrire dans la revue *Jazz Hot* dès 1946. Sa soif de jazz et de découverte musicale est intarissable et il a à cœur de partager sa passion avec un public de plus en plus large dans une revue de presse restée célèbre de par son ton provocateur. Il tient toujours à rappeler que le jazz trouve sa source dans le blues chanté par les esclaves noirs pour résister à leur condition misérable.

Le « jazz blanc », comme il le nomme, est bien représenté par Sidney Bechet, Jean-Claude Fohrenbach, André Réwéliotty, Maurice Vander, Guy Longnon et tant d'autres qui rivalisent de talent et partagent souvent les *jam sessions* avec les musiciens noirs venus des États-Unis, qui trouvent à Paris un refuge pour exercer leur art.

En 1948, les *Guides verts*, appartenant aux éditions Toutain, proposent à Boris Vian d'écrire un guide sur le quartier. Il en poursuit l'écriture jusqu'en 1950, mais l'éditeur ayant fait faillite, le manuscrit reste en plan. Ce n'est qu'en 1974 que les éditions du Chêne publient le *Manuel de Saint-Germain-des-Prés*. On y retrouve toute la verve d'un Boris Vian de l'époque de *L'Écume des jours* et de *J'irai cracher sur vos tombes*, deux romans dans lesquels sont cités nombre de standards de jazz participant ainsi au « décor musical » du livre.

Les jeunes venus d'autres quartiers de Paris et de la banlieue côtoient une population de plus en plus huppée et aiment à provoquer la bourgeoisie du « faubourg Saint-Germain » ; les caves se multiplient et le monde entier veut les voir ! La grande époque de Saint-Germain-des-Prés est en train de décliner au profit d'un tourisme argenté. Boris Vian, après un ultime coup d'essai comme animateur dans un

club venant d'ouvrir, quitte définitivement le quartier. Trop de touristes, trop d'argent, trop de boutiques, trop de photographes, trop de célébrités... L'après-guerre n'est plus, il n'y a « plus d'après à Saint-Germain-des-Prés » comme le chante Gréco dans une chanson créée en 1950 par Guy Béart.

Il est sûr que Boris Vian ne serait pas Boris Vian sans ce passage par ce quartier. Il a pu côtoyer ainsi une foultitude de talents, exposer et partager des idées et vivre des folies qu'il ne se serait peut-être pas autorisées.

JEAN-PAUL SARTRE (1905-1980)

Laissons parler en premier lieu Boris Vian : « Écrivain, dramaturge et philosophe dont l'activité n'a rigoureusement aucun rapport avec les chemises à carreaux, les caves ou les cheveux longs, et qui mériterait bien qu'on lui foute un peu la paix, parce que c'est un chic type. »

Derrière ces simples mots, se cachent beaucoup d'autres : représentant du mouvement sur l'existentialisme, fondateur et directeur de la revue *Les Temps modernes*, publiée chez Gallimard, avec Simone de Beauvoir, biographe de Flaubert, Mallarmé, Baudelaire, Genet et Faulkner, auteur de pièces de théâtre et d'essais et surnommé le « Pape de Saint-Germain-des-Prés ». Il partage une vie libre avec Simone de Beauvoir et a pour proches : Maurice Merleau-Ponty, Jean Paulhan, Raymond Aron, Claude Lanzmann, Michel Leiris.

Pendant la guerre, Sartre écrit et fait jouer ses pièces (*Les Mouches* ou *Huis clos*) autant que possible afin de se positionner face à l'occupation allemande. Il écrit pour le journal *Combat*, dirigé par Camus, puis sa renommée devient internationale après la guerre en tant qu'« intellectuel engagé ». Il soutient notamment Richard Wright, écrivain noir américain et communiste, et trouve en Boris Vian un fin connaisseur de la question, qui vient d'écrire à la même période son *J'irai cracher sur vos tombes*.

Boris Vian a parodié le personnage ; très médiatisé à l'époque, en lui offrant une place de choix dans son *Écume des jours* et en usant d'un

petit jeu de mots puisqu'il le baptise « Jean-Sol Partre ». On sait que cela avait beaucoup amusé Sartre à l'époque. Il avait de l'estime pour ce grand gaillard qu'il croisait souvent dans les caves et il lui avait apporté son soutien pour le prix de la Pléiade chez Gallimard, qu'il n'a finalement pas eu.

Petit à petit leurs rapports se sont distendus car Michelle, l'épouse de Boris Vian, devint de plus en plus proche du cercle des sartriens et en particulier de Sartre lui-même. À la fin des années 1940, elle devint sa secrétaire particulière et resta très proche de lui jusqu'à sa mort. Il n'était sans doute pas facile de l'accepter pour Boris Vian. Quand il commença de plancher sur son *Traité*, il eut envie de mieux comprendre la pensée de Sartre, dont il s'amusait à l'époque de Saint-Germain-des-Prés, et relut une grande partie des pièces et essais du philosophe. Notamment, à propos de l'existentialisme, il avait envie d'y revenir ; en effet, Sartre écrivait : « Même si Dieu existait, ça ne changerait rien. Il faut que l'homme se retrouve lui-même. » Mais finalement Vian écrira en chansons ce qu'il a à dire car il lui faut gagner de l'argent tandis que Sartre, figure emblématique française et connu mondialement, écrit, et prend parti en faveur de la fin de l'invasion française en Indochine, de la libération de l'Algérie.

En 1964, Sartre refuse le prix Nobel de littérature, rejetant systématiquement les récompenses et honneurs. Si Sartre prend des distances avec le Parti communiste, il soutient la révolution cubaine, Mai 68, la doctrine de Mao, l'avortement libre, il est contre la répression envers les homosexuels, l'intervention américaine au Vietnam, le conflit israélo-palestinien, pour la libération des dissidents russes, la révolution au Portugal et se revendique homme de gauche. Avec Serge July, ils vont lancer un nouveau quotidien, *Libération*, encore en vente aujourd'hui.

Dans la famille Vian, on s'amuse à dire de Sartre qu'il est un pataphysicien qui s'ignore...

[1.](#) *Op. cit.*

[2.](#) *Op. cit.*

3. *Op. cit.*
4. Paru aux éditions du Scorpion en 1947. Voir aussi Le Livre de Poche, Paris, 2012.
5. *Op. cit.*
6. Éditions du Chêne, Paris, 1974. Voir aussi Le Livre de Poche, Paris, 2001.
7. Voir Le Livre de Poche, Paris, 2008.
8. Paru en 1947 chez Gallimard.
9. *Op. cit.*

OceanofPDF.com

PETITE BIBLIOTHÈQUE AUTOUR DU TRAITÉ

Cette « petite bibliothèque » provient de la « grande bibliothèque » de Boris Vian, où sont alignés pêle-mêle des livres de tous genres. La littérature générale l'emporte cependant. On y trouve notamment de nombreux romans d'aventures et les œuvres de Raymond Queneau, Alfred Jarry, Pierre Mac Orlan et Marcel Aymé. La poésie, le théâtre, et des livres portant sur d'autres disciplines très diverses (la géographie, le cyclisme) montrent la curiosité que Boris Vian portait en lui.

ALLAIN L.-M., *Le Travail ouvrier*, PUF, coll. « Que sais-je ? », Paris, 1949.

ARVON Henri, *L'Anarchisme*, PUF, coll. « Que sais-je ? », Paris, 1951.

ASHBY W. Ross, *Introduction à la cybernétique*, Dunod, Paris, 1958.

AUGER Pierre, *L'Homme microscopique. Essai de monadologie*, Flammarion, coll. « Bibliothèque de philosophie scientifique », Paris, 1952.

BACHELARD Gaston, *La Poétique de l'espace*, PUF, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine », Paris, 1957.

– *Le Matérialisme rationnel*, PUF, Paris, 1953.

– *Le Nouvel Esprit scientifique*, PUF, Paris, 1949.

BARDET Gaston, *L'Urbanisme*, PUF, coll. « Que sais-je ? », Paris, 1947.

BOLL Marcel, *Éléments de logique scientifique*, Dunod, Paris, 1942.

- *Manuel de logique scientifique*, Dunod, Paris, 1948.
- BOLL Marcel et REINHART Jacques, *Les Étapes de la logique*, PUF, coll. « Que sais-je ? », Paris, 1948.
- BOUTHOUX Gaston, *Histoire de la sociologie*, PUF, coll. « Que sais-je ? », Paris, 1950.
- BROGLIE Louis de, *Nouvelles perspectives en microphysique*, Albin Michel, Paris, 1956.
- CAMUS Albert, *L'Homme révolté*, Gallimard, coll. « NRF », Paris, 1951.
- CHARDONNET Jean, *L'Économie mondiale au milieu du xx^e siècle*, Hachette, Paris, 1952.
- CHARTROU Jean-Jacques, *Pétroles naturels et artificiels*, Armand Colin, Paris, 1931.
- DARBON André, *Les Catégories de la modalité*, PLTF, Paris, 1956.
- DAUVILLIER A. et DESGUIN E., *La Genèse de la vie. Phase de l'évolution géo-chimique*, Hermann, Paris, 1942.
- DENIS Henri, *La Crise de la pensée économique*, PUF, coll. « Que sais-je ? », Paris, 1951.
- DUCROCQ Albert, *Destins industriels du monde*, Éditions Berger-Levrault, Paris, 1951.
- EINSTEIN Albert, *Comment je vois le monde*, Flammarion, Paris, 1952.
- EINSTEIN Albert et INFELD Leopold, *L'Évolution des idées en physique*, Flammarion, Paris, 1951.
- L'Esprit européen*, « Rencontres internationales de Genève, en 1946 », Éditions de La Baconnière, Genève, 1947.
- FEBVRE Lucien, *Combats pour l'histoire*, Armand Colin, Paris, 1953.
- FOURASTIÉ Jean, *La Civilisation de 1960*, PUF, coll. « Que sais-je ? », Paris, 1950.
- *Machinisme et Bien-Être*, Éditions de Minuit, Paris, 1951.
- FREUD Sigmund, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Gallimard, coll. « Les documents bleus », Paris, 1930.
- FRIEDMANN Georges, *Où va le travail humain ?*, Gallimard, coll. « NRF », Paris, 1950.

- *Problèmes humains du machinisme industriel*, Gallimard, coll. « NRF », Paris, 1946.
- GUÉRIN Daniel, *Où va le peuple américain ?*, tome II : *La Révolte agraire, la révolte nègre*, Julliard, Paris, 1951.
- HEIDEGGER Martin, *Kant et le problème de la métaphysique*, Gallimard, Paris, 1953.
- HERMANN Oberth, *Les Hommes dans l'espace. Des satellites artificiels aux planètes habitables*, Amiot-Dumont, Paris, 1945.
- JOLIVET Régis, *Les Doctrines existentialistes de Kierkegaard à J.-P. Sartre*, Éditions de Fontenelle, Paris, 1948.
- KORZYBSKI Alfred, *Science and Sanity, An Introduction to Non-Aristotelian Systems and General Semantics*, The International Non-Aristotelian Library Publishing Company, distribué par The Institute of General Semantics, Lakeville (Connecticut), 1958, 4^e éd.
- LAJUGIE Joseph, *Les Doctrines économiques*, PUF, coll. « Que sais-je ? », Paris, 1949.
- LANGER Susanne K., *An Introduction to Symbolic Logic*, Dover Publications, New York, 1937.
- LATIL Pierre de, *Introduction à la cybernétique. La pensée artificielle*, Gallimard, coll. « NRF », Paris, 1953.
- LE LEU Louis, *L'Organisation sociale. Le problème politico-social et sa solution*, Éditions Vallot, Montrouge, 1931.
- LEROI-GOURHAN André, *L'Homme et la Matière*, Albin Michel, Paris, 1943.
- *Milieu et Techniques*, Albin Michel, Paris, 1945.
- LUPASCO Stéphane, *Logique et Contradiction*, PUF, Paris, 1947.
- LÜTHY Herbert, *À l'heure de son clocher. Essai sur la France*, Calmann-Lévy, Paris, 1955.
- MAURER Pierre, *Machines automatiques, mécaniques et électriques*, Armand Colin, Paris, 1934.
- MILLER George A., *Langage et communication*, PUF, Paris, 1956.
- MOLES Abraham, *La Création scientifique*, Éditions René Krister, Genève, 1957.

- MUMFORD Lewis, *Technique et Civilisation*, Éditions du Seuil, coll. « Esprit "La cité prochaine" », Paris, 1950.
- REICHENBACH Hans, *L'Avènement de la philosophie scientifique*, Flammarion, Paris, 1955.
- ROSTAND Jean, *Les Origines de la biologie expérimentale et l'abbé Spallanzani*, Fasquelle, Paris, 1951.
- *Les Grands Courants de la biologie*, Gallimard, Paris, 1951.
- ROUSSEAU Pierre, *L'Astronomie nouvelle*, Arthème Fayard, Paris, 1952.
- *Histoire de la science*, Arthème Fayard, Paris, 1945.
- *Histoire des techniques*, Arthème Fayard, Paris, 1956.
- RUSSELL Bertrand, *La Conquête du bonheur*, Payot, Paris, 1951.
- *Histoire des idées au xx^e siècle. Liberté et bonheur*, Gallimard, coll. « Idées », Paris, 1951.
- *Les Dernières Chances de l'homme*, Pierre Horay, Paris, 1952.
- *L'Esprit scientifique et la science dans le monde moderne*, J. B. Janin, Paris, 1947.
- RUSSELL Bertrand et WHITEHEAD Alfred North, *Principia mathematica*, 3 volumes, Cambridge University Press, Cambridge, 1910-1913.
- RUYSER Raymond, *La Cybernétique et l'origine de l'information*, Flammarion, Paris, 1954.
- RUYSSEN Théodore, *La Société internationale*, PUF, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine », Paris, 1950.
- SAINTE-LAGUË André, *De l'homme au robot*, Arthème Fayard, Paris, 1953.
- *Du connu à l'inconnu*, Gallimard, Paris, 1941.
- SELYE Hans, *The Stress of Life*, McGraw-Hill Book Co., New York (non daté).
- TEISSÈDRE Jean, *Les Limites de la planification*, Hermann, Paris, 1946.
- THIBAUD Jean, *Puissance de l'atome. De l'utilisation industrielle et du contrôle de l'énergie atomique au gouvernement mondial*, Albin Michel, Paris, 1949.

ULLMO Jean, *La Pensée scientifique moderne*, Flammarion, Paris, 1958.

VALLENTIN Antonia, *Le Drame d'Albert Einstein*, Plon, Paris, 1954.

VERNET Maurice, *L'Homme, maître de sa destinée. Éthique et biologie*, Grasset, Paris, 1956.

WALTER William Grey, *Le Cerveau vivant*, Delachaud et Niestlé, 1954.

WIENER Norbert, *Cybernétique et Société*, Éditions des Deux Rives, Paris, 1952.

OceanofPDF.com

REPÈRES HISTORIQUES

1914-1918 – Première Guerre mondiale. Naissance en 1918 de l'aîné de la famille Vian, Léo. Pandémie de la grippe espagnole qui fit, selon les sources, trente millions de morts dans le monde et quatre cent mille en France, en plus des un million trois cent mille morts au front.

1920 – Naissance de Boris. Les « Années folles », symbolisées entre autres par Colette pour un renouveau féminin. Croissance rapide de l'économie ; la France s'équipe (électricité, voitures...).

1923-1924 – Le jeune Hitler tente de prendre le pouvoir en Allemagne ; il échoue. Il est emprisonné pour quelques mois et écrit son livre *Mein Kampf*. André Breton publie *Le Manifeste du surréalisme*.

1929-1931 – Le krach boursier qui a lieu à New York va éclabousser durement l'Europe. L'Exposition coloniale ouvre ses portes à Vincennes.

1933-1935 – Hitler se proclame Chancelier du III^e Reich. Des milliers de communistes sont assassinés ou emprisonnés. Des lois antisémites sont votées. Mort de Marie Curie.

1936 – La France sera gouvernée pendant deux ans par une coalition de gauche présidée par Léon Blum qui fait entrer pour la première fois des femmes au gouvernement. Grâce au Front populaire, sont votées les deux semaines de congés payés et quarante heures de travail hebdomadaires. Guerre civile en Espagne qui va durer trois ans et fera un million de morts.

1937 – Pour favoriser ses intérêts, le Japon envahit la partie orientale de la Chine. Ce conflit finira en 1945 après avoir sacrifié des centaines de milliers de vies humaines.

1938 – Daladier, nommé chef du gouvernement, reste un an au pouvoir. Hitler annexe l'Autriche.

1939 – La France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne qui a envahi la Pologne. Quarante-neuf députés communistes sont arrêtés. Un pacte de non-agression est signé entre la Russie et l'Allemagne.

1940 – Le maréchal Pétain est nommé président du Conseil. Le gouvernement s'installe à Vichy et demande l'armistice aux Allemands qui entrent dans Paris. Fin de la III^e République. Lois sur les Juifs en zone libre. Le général de Gaulle s'installe à Londres et organise la Résistance. La Russie tente d'envahir la Finlande. L'Allemagne continue son avancée en Europe en envahissant la Belgique, les Pays-Bas et le Danemark. Mussolini déclare la guerre à la France et à l'Angleterre. Trotski, ancien chef du Parti communiste en Russie, est assassiné au Mexique.

1941-1943 – Jean Moulin organise les réseaux de résistance. Les États-Unis déclarent la guerre au Japon. En 1942, treize mille juifs sont arrêtés et regroupés au Vélodrome d'hiver de Paris avant d'être acheminés vers les camps d'extermination mis en place par les nazis. En 1943, l'armée allemande capitule devant Stalingrad et Tunis. L'Italie capitule également.

1944 – Débarquement des Alliés sur les plages de Normandie. Libération de Paris et fin du gouvernement de Vichy. Bombe atomique sur Nagasaki et Hiroshima au Japon. Attentat contre Hitler. Au Congo, le général de Gaulle promet les colonies libres. Il est nommé président du Comité Français de Libération. La Pologne se soulève et la Belgique est libérée. Droit de vote des femmes.

1945 – De Gaulle démissionne et Léon Blum, socialiste, lui succède. Création de la Sécurité sociale. Suicide d'Hitler dans son bunker à Berlin.

1946 – Création de la IV^e République. Début de la guerre d'Indochine. La guerre civile éclate en Grèce et fait cent cinquante mille morts.

Création des départements d'outre-mer. L'armée américaine finance le premier ordinateur entièrement électronique.

1947 – Le socialiste Vincent Auriol devient le premier président de la IV^e République. Le président américain Truman décide de stopper l'avancée du communisme dans le monde. La Grande-Bretagne fonde le Pakistan et l'Inde : les deux nouveaux États s'affrontent dans un conflit sanglant.

1948 – La Déclaration universelle des droits de l'Homme est signée à Paris par cinquante-six pays. En Tchécoslovaquie, avec le soutien de l'Union soviétique, les communistes prennent le pouvoir.

1949 – Le Conseil de l'Europe tient sa première session à Strasbourg. *Le Deuxième Sexe*, de Simone de Beauvoir, obtient un grand succès. Proclamation de la République populaire chinoise de Mao Zedong. Création de la République fédérale allemande afin de se dissocier de l'Allemagne de l'Ouest.

1950 – Création du SMIC, salaire minimum. Le président Schuman lance l'idée d'une Communauté européenne du charbon et de l'acier. L'armée chinoise entre au Tibet.

1952 – Début des événements d'Algérie. Première assemblée des Nations unies à New York. Eisenhower est élu président des États-Unis. Un homme vit avec une implantation cardiaque artificielle pendant quatre-vingts heures en Pennsylvanie. La première bombe H, cent fois plus puissante que la bombe A de 1945, est lâchée sur un atoll dans le Pacifique dont il ne reste rien. Deux mille morts à Londres à cause de brouillards polluants.

1953 – René Coty est élu chef du gouvernement en France. Décès de Staline. Le militaire et dirigeant du régime communiste Tito est nommé président à vie de la Yougoslavie. Des biologistes découvrent l'assemblage en double hélice de l'ADN.

1954 – L'abbé Pierre lance un appel pour les sans-abri à Paris et en région parisienne. Création de la TVA. Défaite française de Diên Biên Phu entraînant l'arrivée de Pierre Mendès France à la présidence de la France. Il entreprend des réformes économiques et met fin à la guerre d'Indochine. Décès du physicien allemand Albert Einstein aux États-

Unis. Première centrale nucléaire en Union soviétique. Premier sous-marin nucléaire américain mis à l'eau.

1955 – Chute du gouvernement de Mendès France. L'Algérie décrète l'état d'urgence, premiers massacres. Proclamation de la première République du Vietnam du Sud. Premières émeutes à Johannesburg, en Afrique du Sud, en raison de l'apartheid. Lancement du premier satellite américain. Trop de drogues et d'alcool entraînent la mort du saxophoniste américain Charlie Parker à trente-quatre ans.

1956 – Première centrale nucléaire en France. La Communauté européenne de l'énergie atomique voit le jour. Les chars soviétiques entrent dans Budapest, en Hongrie. Premier attentat à la bombe par le FLN en Algérie. Indépendance de la Tunisie. En Alabama, Blancs et Noirs prennent le bus ensemble. Attentat à la bombe au domicile de Martin Luther King aux États-Unis. Dénonciation par Khrouchtchev des crimes de Staline en Union soviétique.

1957 – Albert Camus reçoit le prix Nobel de littérature. Trois présidents du Conseil se succèdent dans l'année. Le Marché commun est adopté par l'Assemblée nationale. Le dictateur François Duvalier se déclare président à vie en Haïti. Premier tir de la fusée américaine Atlas.

1958 – Le général de Gaulle est élu président de la V^e République et instaure le nouveau franc. Début de la télévision française. Les militaires français prennent le pouvoir.

1959 – Le mouvement révolutionnaire de Fidel Castro prend le pouvoir à Cuba. Lancement de la première fusée par l'URSS. Le dalaï-lama quitte le Tibet. L'OAS s'organise en Algérie. Le monde du jazz est en deuil : Billie Holiday s'est éteinte à New York.

*

Ce qui suit de près : André Malraux est nommé ministre de la Culture par de Gaulle. Mise en service du premier accélérateur de particules en France. Première expérience française nucléaire en Polynésie. Albert Camus se tue dans un accident de voiture. Khrouchtchev présente un plan de désarmement au président américain Eisenhower. JFK est élu président des États-Unis. Indépendance du Cameroun, du Tchad, de la

Côte d'Ivoire et de Chypre. Nelson Mandela lance une branche armée de son mouvement en Afrique du Sud.

OceanofPDF.com

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

1920 – Yvonne et Paul Vian donnent naissance au petit Boris, peu après Léo, né en 1918. Suivront Alain en 1921 et Ninon en 1924. La famille habite la villa des Fauvettes à Ville-d'Avray, près de Paris.

1931 – En raison du krach boursier de 1929, la famille Vian voit ses revenus considérablement baissés. Elle s'installe dans la maison du gardien et la propriété est louée à la famille Menuhin, dont le fils aîné Yehudi n'est autre que l'enfant prodige du violon.

1932 – Boris Vian tombe gravement malade, il souffre d'un rhumatisme cardiaque.

1935 – Boris Vian contracte la typhoïde et se remet difficilement, il obtient néanmoins sa première partie de bac latin-grec. Il se met à la trompette.

1937 – Il entre au lycée Condorcet, obtient son bac philo et maths. Parallèlement, il improvise avec ses frères un orchestre de jazz. Il s'inscrit au Hot-Club de France présidé par Louis Armstrong.

1939 – La guerre éclate. Il entre à l'École centrale des arts et manufactures repliée à Angoulême.

1940 – Il rencontre sa première épouse, Michelle Léglise, à Capbreton, dans les Landes, où les deux familles se sont réfugiées.

1941 – Michelle et Boris se marient à Paris.

1942 – Tous deux habitent avec leur fils Patrick dans l'appartement parisien des parents de Michelle, à Poissonnière. Boris décroche son

diplôme d'ingénieur et entre à l'AFNOR (société de normalisation). Claude Abadie engage le jeune trompettiste dans son orchestre.

1941-1944 – Boris Vian écrit ses premiers textes. La Libération de Paris entraîne Michelle et Boris à accueillir de nombreux GI. Boris Vian, fin 1944, vit un drame car son père est assassiné par de faux FFI. Il enchaîne les concerts de jazz avec l'orchestre Abadie-Vian.

1945 – Son premier roman, *Vercoquin et le Plancton*, est accepté chez Gallimard grâce à Jean Rostand (ami de la famille et biologiste) et Raymond Queneau.

1946 – Vian participe à de nombreux concerts et termine *L'Écume des jours* mais ne décroche pas le prix de la Pléiade. Il se lance dans *L'Automne à Pékin*, une série de nouvelles, et *J'irai cracher sur vos tombes* paraît sous le pseudonyme de Vernon Sullivan. Il rencontre Simone de Beauvoir puis Sartre.

1947 – Il termine sa première pièce, *L'Équarrissage pour tous*, et entreprend un second Sullivan, *Les morts ont tous la même peau*. Vian, avec Juliette Gréco, prend possession du Tabou qui s'ouvre rue Dauphine, à Saint-Germain-des-Prés.

1948 – Son ami le Major meurt défenestré. Naissance de sa fille Carole. Il participe à de nombreuses revues. Parution de la version américaine de *J'irai cracher sur vos tombes* : *I Spit On Your Graves*. Il commence *Et on tuera tous les affreux*, *L'Herbe rouge* et *Le Manuel de Saint-Germain-des-Prés*. Il accueille Duke Ellington en tournée en France.

1949 – Ses poèmes *Cantilènes en gelée* et son recueil de nouvelles *Les Fourmis* sont publiés. *J'irai cracher sur vos tombes* est interdit par arrêté ministériel. Boris et Michelle se séparent.

1950 – Ouverture du procès contre *J'irai cracher sur vos tombes* pour outrage aux bonnes mœurs, et publication de *Elles se rendent pas compte*. Boris rencontre Ursula Kübler, jeune danseuse suisse, lors d'un cocktail chez Gallimard. Vian esquisse les premières lignes de son *Traité*.

1951 – À cause de son problème cardiaque, Vian cesse définitivement de jouer de la trompette. Saint-Germain-des-Prés ne l'intéresse plus. Il s'installe avec Ursula dans un petit studio sous le Sacré-Cœur. Il écrit

une pièce : *Le Goûter des généraux*, et commence *L'Arrache-cœur*, son dernier roman.

1952-1953 – Vian fait beaucoup de traductions, parfois alimentaires, mais certaines avec enthousiasme : de A. E. van Vogt, Chandler, Strindberg... Le couple s'installe cité Véron, près du Moulin Rouge. Au contact d'Ursula, Vian s'intéresse aux comédies musicales et il connaît son premier grand succès avec *Le Chevalier de neige*, écrit en collaboration avec son ami compositeur Georges Delerue. Il est nommé Équarrisseur de première classe puis Transcendant Satrape au Collège de 'Pataphysique pour lequel il écrit plusieurs textes fondateurs proches de l'esprit de son *Traité*. Publication de *L'Arrache-cœur* qui n'a aucun succès.

1954 – Il épouse Ursula. Il reprend son *Traité de civisme*, écrit des scénarios et commence une carrière d'auteur de chansons. *Le Déserteur* est interdit sur les ondes.

1955 – Il entreprend un tour de chant au Théâtre des Trois-Baudets, dirigé par Jacques Canetti, enregistre son premier trente-trois tours et part en tournée avec son ami et compositeur Alain Goraguer. *L'Automne à Pékin* est republié aux Éditions de Minuit tandis que tous ses autres ouvrages sont oubliés. Il voit souvent Jacques Prévert, qui est maintenant son voisin.

1956 – Il travaille à la direction artistique chez Philips et enchaîne les enregistrements d'une multitude d'artistes tout en continuant la rédaction de nouvelles, chroniques, articles et traductions. Il tombe gravement malade, terrassé par un œdème pulmonaire.

1957 – Augmentant encore sa cadence de travail, il tombe à nouveau très malade. Il écrit sa dernière pièce, *Les Bâtisseurs d'empire*. L'Opéra de Nancy lui demande, ainsi qu'à Georges Delerue, de travailler sur une version opéra du *Chevalier de neige*. Grand succès.

1958 – Boris Vian voit publier son dernier ouvrage, *En avant la zizique, par ici les gros sous*. Sa collaboration avec le journal *Jazz Hot* prend fin après quatorze années de contribution passionnée. S'intéressant de plus en plus à l'opéra, il collabore avec Darius Milhaud. Il est toujours très proche du Collège de 'Pataphysique et

accepte également des rôles de figurant au cinéma. Commencent les démêlés avec la production du film *J'irai cracher sur vos tombes*.

1959 – Épuisé, il démissionne de chez Philips et se retire à la Hague, en Normandie, où il travaille à une sorte de scénario parodié de *J'irai cracher sur vos tombes*. Rupture avec la production du film. Son ami Eddie Barclay lui propose un poste de directeur artistique dans sa maison de disques, Boris décline. Le 23 juin, il se rend au cinéma Marbeuf près des Champs-Élysées afin de visionner en privé avec quelques amis le film *J'irai cracher sur vos tombes*. Sa vie s'arrête là, son cœur n'ira pas plus loin. Il est transporté à l'hôpital Laennec, où sa mort est enregistrée à midi.

1960 à nos jours – Ursula Vian Kübler a trente-deux ans, elle a conscience de l'immense perte de cet être rare dont elle portera le nom et l'œuvre jusqu'à son décès, en 2010. Ma collaboration avec Ursula débute en 1980 suite à notre rencontre durant l'été 1976.

OceanofPDF.com

Pour en savoir plus
sur tous nos ouvrages
et sur l'actualité
du Livre de Poche :
www.livredepoche.com



une vie à lire

[Le Livre de Poche](http://www.livredepoche.com)

Couverture : © Collection particulière Ursula Vian Kübler.
Iconographie : Nicole Bertolt.
Hors-texte : documents Cohérie Vian. Mise en page : Studio LGF

© Cohérie Vian, 2006, et 2015 pour la présente édition.

ISBN : 978-2-253-09643-6

OceanofPDF.com